

L'ARTISTE

Il y a toujours eu en moi cette saloperie : je ne sais pas ce que c'est, ce n'est pas faute pourtant d'avoir essayé de la saisir. Ce serait, si vous voulez, comme un cancer, mais un cancer qui serait comme le noyau d'un fruit, la graine intérieure qui ne peut germer qu'à condition de laisser pourrir la pulpe du fruit.

Au début, je ne savais pas que je l'avais, je me croyais en bonne santé, en super forme même, si j'en juge par l'espèce de brutalité qui m'a toujours habité. Dans le moindre de mes gestes, il y a toujours eu comme un excès, une tendance à aller trop loin qui, avec le temps, a pris des proportions alarmantes. Quand je ris, je ris fort, je ne parle pas, je crie, je pleure rarement, mais des heures entières. De nature plutôt insensible, j'ai des crises de vomissements, parfois même des convulsions, et il m'arrive, pour des riens, d'être soudain paralysé, comme sous l'effet d'une profonde anesthésie.

J'ai toujours été doué d'une effrayante énergie : les autres étaient délicats, fragiles, susceptibles, moi, un bulldozer qu'il fallait fuir à tout prix. Du monde et des choses, j'avais une faim dévorante : dans la rue, j'ai passé un an à manger les gens, jeune, j'aurais baisé la terre entière. Et puis un jour, il y a eu ce truc, cette petite boule noire que j'ai recrachée. Ca a fait tilt ! sur l'email de l'évier. Surpris, je l'ai ramassée : c'était dense, lisse, ça résistait à la pression des doigts. Je me demandais bien ce que c'était. Je l'ai mise dans un coin et je l'ai oubliée. Les semaines ont passé... Un soir, j'ai eu à nouveau cette nausée : cette fois, c'était une bille, de la taille d'une petite mandarine, toujours d'un noir velouté, avec des reflets outremer foncé. J'ai eu la trouille de ma vie.

Pendant des mois, j'ai essayé de lutter, de nier la chose, de m'oublier. J'avais beau fuir, c'était toujours là, prêt à sortir de mon ventre, pour souiller la retraite paisible où je m'étais caché. Ca venait le matin, le midi, à onze heures du soir : aucun moyen de se protéger, ni de faire la moindre prévision. C'était de plus en plus gros, de plus en plus noir, les crises se rapprochaient, je n'arrivais plus à suivre. Bientôt j'ai dû quitter mon travail, devenu la honte de ma famille et un objet de fascination pour mon entourage. Déjà on commençait à vouloir collectionner mes sécrétions : un maniaque m'a même proposé de l'argent pour exposer une série, paraît-il, extraordinaire, il avait entendu parler de moi par hasard.

Les choses alors sont allées très vite : un grand marchand a pris ma maladie en exclusivité, j'ai commencé à bien gagner ma vie. J'étais souvent dans des états bizarres mais je n'avais plus rien à craindre pour l'avenir, il me suffisait de vomir avec régularité. Aujourd'hui je suis célèbre à travers la planète entière et on peut voir mes perles noires dans tous les musées. Physiquement je décline, ma peau se dessèche, mon corps s'atrophie, mais cela n'a aucune importance : avant de tout quitter, j'ai encore l'ambition de pouvoir sortir une ou deux perles, grosses comme un ballon de rugby.

*

* *

LE CHIEN

C'était en Algérie, ou un pays comme ça : le grand soleil de la Méditerranée, les orangeraias, la poussière, les cactus, les palmiers. Il y avait un gros chien devant la porte. Un jour, j'ai voulu aller dehors : il m'a mordu, ou on m'a dit qu'il m'avait mordu. Je devais avoir trois ou quatre ans, depuis, je n'ai plus jamais voulu sortir.

Au début, j'avais une peur horrible, c'était plus fort que moi, une vraie panique : chaque fois que j'approchais de la porte, ou quand j'entendais, ou croyais entendre, aboyer. Tout le monde se moquait de moi. A la longue, je m'y suis habitué : je faisais tout à l'intérieur, m'efforçais de ne plus y penser, ce sont les autres qui faisaient les courses, me racontaient leurs sorties et leurs voyages. Moi, je vivais par procuration, et je bricolais : je savais tout faire de mes doigts, aucune occasion de m'ennuyer.

Parfois pourtant, j'avais le sentiment de tourner en rond. Les murs me devenaient trop familiers, j'étais en manque de quelque chose, sans savoir quoi. Depuis longtemps, depuis toujours, l'idée de sortir m'était condamnée. D'autres fois, c'étaient les visiteurs, revenus de l'étranger, qui me donnaient, avec le parfum exotique de leurs histoires, un peu de nostalgie. Mais à quoi bon, pensais-je, vouloir aller au bout du monde si, au départ, il faut affronter le chien ? Tous les aventuriers me paraissaient innocents, ou masochistes, on se sentait tellement plus sûr à l'intérieur.

Des années ont passé : je m'étais organisé une petite existence, purement domestique. Un jour, on m'a forcé à sortir, je devais avoir dix-neuf ou vingt ans. La peur au ventre, j'ai fait mes premiers pas dans la rue. Je voyais des chiens partout, je les sentais, en train de pister ma trace. On avait beau me dire qu'il n'y avait aucun danger, je le savais bien, moi, qu'il était là, ce sale animal qui me guettait depuis toujours, quelque part, prêt à m'attaquer à la première défaillance.

Au début, je faisais juste de petites incursions, rapides, dans le monde extérieur, puis revenais précipitamment chez moi, dans mon refuge, ma tanière, ruminer jusqu'à l'épuisement la substance de ce que j'avais vu. La ville me paraissait immense, le monde illimité, j'en avais le vertige. Je me sentais déboussolé, sans expérience. Pourtant, si j'avais tout à découvrir, rien ou presque ne m'étonnait : c'est qu'on m'avait déjà parlé de tout, tout raconté en détail, je n'avais plus qu'à vérifier sur place et reconnaître.

Et puis, comme les chiens se montraient rarement et qu'il ne m'arrivait rien, j'ai appris à prolonger mes promenades. Une ou deux fois, j'ai même couché dehors. Revenu chez moi, je me sentais un héros : j'avais bravé le danger, m'étais risqué dans la gueule du monstre. J'ai décidé alors d'aller plus loin, de provoquer ma peur : je me suis mis à chercher les chiens.

Jusque-là, machinalement, j'avais tourné le dos : il me fallait désormais aller au-devant des choses. Un instant, il m'a semblé avoir gâché mon enfance, n'avoir jamais connu les vrais plaisirs, pour n'avoir jamais payé le prix du danger. Les autres avaient appris à jouer depuis longtemps, ou avaient été éliminés. Moi, la vie m'avait gardé en réserve, mis en quarantaine, avait forcé mon monde à se développer vers l'intérieur, comme un gant que l'on aurait retourné.

Alors ce chien, qui m'avait fait si peur, et m'avait retenu prisonnier, je l'ai cherché partout autour de la maison. Depuis longtemps, il avait dû quitter ce territoire, mais je n'osais imaginer sa mort, hypothèse la plus vraisemblable. De rue en rue, j'ai fini par atteindre les zones périphériques où traînaient tous les chiens errants. Je n'étais pas bien rassuré, j'avais toujours un peu peur, mais m'efforçais de ne pas le montrer.

Je suis parvenu enfin dans un quartier de terrains vagues, bidonvilles et cités délabrées où d'effrayants molosses aboyaient en montrant les dents. Des bandes de roquets bâtards se disputaient les immondices, entre les baraquements. Par prudence, j'apportais des restes : os de gigot, carcasses de poulet. Peu à peu, au fil des mois, je suis devenu une figure familière du quartier. J'avais même l'amitié, purement intéressée, de quelques bêtes perdues, elles, inoffensives. Mais mon grand chien féroce, je ne l'avais pas retrouvé.

Un soir, derrière une rangée de poubelles, j'ai vu une bête superbe, couchée sur le flanc. Elle avait l'air malade ou blessée. J'ai voulu l'approcher, mes jambes se dérobaient sous moi : piteusement, je suis rentré à la maison. Cette nuit-là, j'ai fait un rêve : je me trouvais dans un grand cercle, dessiné par terre avec la pointe d'un bâton. Chaque fois que je faisais un pas vers la circonférence, se déclenchaient des hurlements qui me faisaient reculer d'épouvante. Du fond, s'approchait lentement une silhouette noire, comme la mort sans sa faux. Ses yeux brillaient, on entendait un sifflement. Par la main, elle tenait une petite fille serrant un ballon. A un mètre du cercle, elle s'arrêtait. La petite fille me regardait gentiment, montrant sa balle qu'elle lançait et rattrapait à bout de bras. Soudain, des yeux du fantôme, portaient deux éclairs qui balayaient le sol comme des phares. Où ils étaient passés, un morceau du cercle avait disparu, de la largeur d'une porte. La mort n'était plus là, la petite fille continuait à lancer sa balle, je voulais aller vers elle. Ma tête se mettait à tourner, mon corps s'alourdissait, j'étais paralysé, n'entendais plus que des bourdonnements. Au moment de franchir l'ouverture, je tombais dans les pommes.

Je me suis réveillé en nage, ai allumé la lumière. Dehors, un chien a aboyé. J'ai sursauté. Le lendemain, je retournais à mes poubelles. Le grand chien y était toujours, léchant sa plaie. J'avais apporté un morceau de viande que j'ai déposé à quelque distance, et j'ai observé. Il le regardait en tirant la langue, sans rien faire pour s'en approcher. J'ai attendu longtemps et je suis parti.

Pendant une semaine, je suis revenu tous les jours : il semblait avoir aimé ma viande. Maintenant il se traînait un peu, se mettait à gronder quand je faisais un pas. Je m'étais donné pour but de parvenir à le caresser : je savais que les chiens, comme les chevaux, sentent la peur, qui les rend hargneux. C'était l'occasion ou jamais d'apprendre à me maîtriser, ma dernière chance de ne pas finir cloîtré chez moi. Le dernier jour de la semaine, j'étais plus proche que d'habitude. J'avais posé la viande sur un vieux bidon, que je poussais vers lui avec une petite planche. Accroupi, je tournais le dos au terre-plein poussiéreux traversé pour venir, comme toujours, sur mes gardes, prêt à détalier à la première occasion.

Soudain il a dressé les oreilles, tout son poil s'est mis à vibrer. Derrière moi, à quelque distance, une meute de gros chiens venait de s'attrouper, les crocs menaçants, me coupant la retraite. Je me suis senti devenir tout pâle, comme vidé de mon sang, mes jambes se sont mises à trembler. Alors, se traînant vers moi, il a poussé un cri rauque. Les chiens l'ont regardé en grondant, puis un par un, flairant d'autres traces, ils sont partis. J'étais tellement ému que, sans réfléchir, j'ai

passé ma main sur son pelage : il était mon ami, j'avais caressé un chien pour la première fois de ma vie !

La nuit suivante, j'ai refait le rêve du cercle. C'étaient tous les gros chiens cette fois qui m'entouraient, en aboyant, et le cercle se resserrait. Au moment où ils allaient m'atteindre, terrorisé, je poussais un hurlement rauque qui les faisait s'enfuir dans toutes les directions. Le cercle avait disparu, et je relançais sa balle à la petite fille qui, grandissant d'un coup, était déjà une femme en l'attrapant.

A partir de ce jour, mes progrès ont été rapides. Je n'ai plus jamais été pris de panique à la simple vue d'un chien, j'ai même appris, mieux que personne, à connaître cet animal, et aujourd'hui je travaille comme dresseur dans un institut qui recueille les chiens perdus. On me dit quelquefois que je prends des risques inutiles. Un collègue jaloux m'a prédit que je finirais dévoré par mes bêtes. Il est vrai que la peur chez moi a cédé la place à une forme de fascination, laquelle, parfois, me domine entièrement. J'ai d'ailleurs écrit sur le sujet, dans une collection populaire, un ouvrage qui a connu un certain retentissement et m'a valu la réputation de spécialiste en la matière. Il y a longtemps que j'ai quitté l'Afrique du Nord pour venir m'installer dans la région parisienne. Jusqu'ici j'ai vécu de façon plutôt sédentaire, mais une idée commence à germer dans ma tête : larguer mon port d'attache, pour consacrer au voyage tout le temps qui me reste.

*

* *

LE DEBLAYEUR

Je ne l'ai découvert qu'à l'usage : ici c'est moi qui ai la garde du Trou. Quoi qu'il arrive, il s'agit de maintenir la béance ouverte, d'empêcher l'asphyxie des pores de la peau de Dieu. Si je suis sur la terre, c'est pour déblayer uniquement.

Toute ma vie, j'aurai lutté contre l'envahissement des choses – meubles, bibelots, croyances imbéciles, idées encombrantes –, tous les objets inutiles qu'ils laissent s'accumuler sur la place, faisant de leur âme un grenier et de leur corps un coffre-fort ou un terrain vague. Videz les églises, ouvrez la voie au vent de l'esprit : le ménage du divin est à refaire tous les jours.

*
* *

LE DISQUE

Ma vie est un grand disque qui tourne sur une table. Enfant, il m'a fallu faire des efforts immenses pour me hisser sur son bord et y tenir en équilibre. Je tournais lentement, le spectacle était agréable, c'était amusant. Dès que j'ai vu, brillant au centre, le pivot de métal, l'envie m'a pris d'y aller voir, comme une obsession. C'était là, uniquement, que j'étais destiné à me rendre, je le sentais.

Alors a commencé une progression difficile, contre les lois du mouvement et de l'inertie : il s'agit d'avancer, perpendiculaire aux sillons qui tournent, vers ce point fixe, en droite ligne. Mais plus on est près du centre, plus la vitesse augmente et plus on a le tournis.

C'est ainsi que j'ai consommé toute mon existence, mais aujourd'hui, enfin, je touche au but, le corps plus lourd, la vue moins claire, pour avoir tant d'années vécu dans l'ivresse constante de la danse. Cette fois j'atteins mon objectif : tout se mélange, se récapitule, se condense, dans une frénésie transparente. Un dernier pas : plus qu'à sauter sur le centre. Ô miracle de repos, de calme, de silence !... Au milieu, immobile, enfin on ne tourne plus, et assis en Bouddha, on contemple un instant l'étendue dérisoire de l'espace et du temps parcourus.

*
* *

LE MEDIUM

Quand on me demande mon âge, par coquetterie j'avoue quatre-vingts ans. En réalité, j'en ai seulement soixante-dix-sept, mais je fais, disent mes visiteurs, beaucoup plus jeune. Dans la région, on dit de moi que j'ai un don de prophétie, beaucoup d'êtres malheureux viennent me consulter, et il faut croire qu'il y a en effet dans mon jugement une forme de lucidité assez rare pour qu'ils aient tous ainsi recours à moi. Je ne me sers ni des cartes ni du persil, je ne leur tire pas le *Yi King* ni ne prétends établir leur thème astral : je me contente de les observer. Puis j'interprète, en leur parlant indirectement, sans les regarder, les dessins automatiques que mon stylo laisse venir sur une feuille de papier. Certains affirment que je suis alors dans un état médiumnique, je pense juste avoir appris à me rendre mentalement disponible, à atteindre une sorte de vide cérébral au sein duquel les vérités m'apparaissent, concrétisées par le support de mes graphismes inconscients.

Je n'ai pas toujours été, loin de là, en possession de cette faculté. Et les circonstances au cours desquelles est apparu ce qu'il faut bien appeler mon « don » sont assez curieuses. A l'âge de vingt ans, j'étais une sorte de dandy, plus préoccupé par la longueur de mes cheveux, la couleur de mon foulard ou la qualité du cuir de mon blouson que par les subtilités de la vie intérieure. Né en banlieue, dans une famille de petits commerçants, je n'avais pas un goût immodéré pour les études : j'aimais les filles, le cinéma, les voyages et, par dessus tout, la moto.

Comme je réussissais en classe sans efforts, on m'avait convaincu de préparer une école d'ingénieur : à vingt-trois ans, j'étais diplômé de l'Ecole Centrale, une paye et une carrière solides en perspective, sans trop me donner de mal. J'avais réglé le problème du métier, ne restait plus qu'à programmer mon temps libre. Mais il faut ajouter qu'hostile au mariage, comme tous les étudiants de ma génération, j'avais été, assez vite, obligé de régulariser une liaison avec la fille d'une amie d'enfance de ma mère, et m'étais retrouvé peu après, sans l'avoir vraiment voulu, père de trois enfants, tous les trois beaux et intelligents mais extrêmement mal élevés, comme c'était la mode à l'époque.

Les premières années, seules la fréquence de mes déplacements et l'abondance des fêtes que nous organisions m'empêchaient de sombrer dans l'ennui de la vie de famille. Le temps finit par épuiser cette euphorie, entraînant la dégradation, irréversible, de mes rapports avec mon entourage. J'avais presque quarante ans, c'était un peu avant les Evénements, quand déjà la mutation économique commençait à faire craquer les bases du vieil édifice social, que l'on ne comptait plus le nombre d'adolescents perdus par l'éclatement des familles, le chômage, le naufrage des écoles, le déracinement. Mais je me croyais, moi et les miens, relativement à l'abri à cause de ma position confortable. Surtout, ayant renoncé à l'amour après une ou deux cuisantes déceptions, j'avais désormais une passion exclusive : je m'étais acheté une moto de course et m'entraînais, malgré mon âge, sur des circuits de compétition.

Depuis longtemps, ma femme à la maison menait contre moi une guerre quotidienne, mobilisant la plus grande part de son énergie. Je vivais dans une atmosphère tendue qui me rendait irritable

et finit par avoir raison de ce que mes collègues appelaient mon « calme olympien » : une patience légendaire partout, sauf dans ma famille. Quand j'y songe aujourd'hui, c'est fou comme cette vie d'alors me paraît vaine, épuisante, morcelée. Je buvais trop, fumais sans cesse, mangeais n'importe quoi. Déçu par une épouse qui la plupart du temps me repoussait, j'avais d'abord cherché dans l'accumulation des conquêtes un dérivatif à mes privations. Un jour, j'ai décidé de tout arrêter. Je me suis mis au régime, ai pratiqué la gymnastique, inversé le rythme de ma vie, me levant tôt, refusant de me coucher après dix heures du soir. Sur ma moto, je prenais de plus en plus de risques, il fallait en passer par cette discipline.

Et l'accident est arrivé : dans une courbe, l'accrochage stupide avec un concurrent, les deux bolides qui s'emmêlent, rebondissent sur le rail de sécurité, un carambolage monstre, évité de justesse, les secours qui mettent un temps infini pour venir. J'aurais pu mourir, j'ai eu le bras droit arraché. Depuis l'enfance, j'avais horreur des infirmes : j'eus le plus grand mal à accepter cette mutilation. Mais la vie en moi était la plus forte, c'était le suicide ou l'obligation de me réadapter. En six mois, j'ai appris à écrire de la main gauche, je me suis mis à rédiger des nouvelles, puis deux romans coup sur coup et des contes pour enfants. J'ai trouvé un petit éditeur, et c'est ainsi que, sans la moindre vocation littéraire, je suis devenu écrivain, à contresens de tout ce que j'avais fait auparavant.

On aurait dit qu'un deuxième personnage s'était réveillé en moi, resté jusque-là à l'état léthargique, qui, sans cette catastrophe, ne se serait sans doute jamais manifesté. J'ai depuis la conviction que le hasard n'existe pas, que les événements essentiels pour la vie de l'esprit se présentent toujours selon des plans organisés dont la logique nous échappe et ne dépend pas de nous. Tout le reste est remplissage, sommeil, attente, mûrissement... ou temps perdu.

A la maison, les choses en étaient déjà au point de ne plus pouvoir s'arranger, le malheur ne fit que retarder la rupture. Après un répit d'un an imposé par la décence, nous nous sommes séparés, comme un fruit trop mûr tombe en plein pourrissement. Quand la grande Catastrophe est arrivée, l'éloignement s'est fait irréparable. Ma femme et mes enfants ont saisi l'occasion d'aller s'installer au Brésil, où ils vivent encore, m'ayant pour ainsi dire effacé de leur conscience. Moi-même, après une longue période d'incertitudes, j'ai fini par émigrer ici, dans cette île calme et laborieuse, où peu à peu s'est reconstruite une petite société.

Le monde va moins mal depuis que le désastre planétaire a permis de mesurer la folie aveugle et destructrice des excès de l'industrie. Le traumatisme pourtant est considérable : technologiquement hyper avancés, nous sommes dans un nouveau Moyen Age, lequel promet d'être assez long s'il faut attendre que tous ces peuples, ces ethnies, ces cultures apprennent à vivre ensemble pour trouver un nouvel équilibre. Sans doute y faudra-t-il des générations. Epars sur la terre, nous sommes un certain nombre, comme les moines de la haute époque, à préserver une certaine exigence du savoir. J'écris toujours, mais pour un public choisi, et je consacre une bonne part de mon temps à soulager l'infortune de mes visiteurs.

Un jour ma fille, qui m'avait écrit, est venue me rejoindre, elle est le réconfort de ma solitude. Quand on dit de moi que je suis un guide, elle rit aux éclats ou s'emporte, rappelant l'époque à laquelle, sans aucun souci de sa mère, je vivais n'importe comment et faisais n'importe quoi. Et je repense à cette vie, commencée comme une route trop droite, brutalement brisée, puis à cette métamorphose qui m'a révélé à moi-même, me faisant découvrir à quel point je ne suivais pas le

chemin qui me correspondait. Comme s'il fallait se perdre avant de se trouver, et mourir sur un plan pour renaître sur un autre.

*
* *

NUMERO 2

Nous n'étions au départ que deux candidats : j'ai tiré le numéro 2, c'est le numéro 1 qui avait tous les droits. Pendant des années, il ne m'a laissé aucune chance. Où que j'aille, il était toujours passé avant : les bons livres, il les avait tous lus, annotés, accaparés, tous les musiciens lui appartenaient, les villes que je pouvais visiter étaient déjà sa spécialité. Tous les fruits, les plats, les goûts, étaient par lui connus d'avance, c'est lui qui avait répertorié tous les animaux, donné un nom à toutes les plantes.

J'avais beau faire, je n'arrivais jamais à l'étonner. J'arrivais dans un lieu : il y était déjà passé, on me demandait de ses nouvelles. J'entreprenais quelque chose : il l'avait déjà terminé. Je désirais ceci ou cela, il en avait déjà fait le tour. Jusqu'aux vêtements que j'essayais : il les avait déjà portés ! A la longue, c'était insupportable. Au début, je me suis laissé décourager. Tout ce qui était comestible, pouvait donner de la force, élever l'âme, il se l'était approprié. Pire, il en avait fait sa chasse gardée ! Partout, il avait mis ses repères, m'empêchant de rien découvrir. Tout était étiqueté, catalogué, la vie avait perdu sa saveur, tout était défloré.

Pour redonner du goût à l'aventure, vaincre un dépérissement inévitable, ne me restait plus qu'une issue : aller chercher ma nourriture dans le désert, les étendues sans intérêt où seuls la faim, le manque, l'acharnement permettent de faire quelques trouvailles, au mieux tous les dix ans. Je me suis mis à fréquenter les lieux sauvages et délaissés, les terrains vagues, les no man's land, les dépôts d'ordures. Tous les culs-de-sac, les impasses, les territoires, effrayants et sordides, où j'étais sûr au moins qu'il n'était jamais allé. En tout il avait pris la façade : j'avais pour moi les coulisses, l'envers du décor, pour m'y créer un espace à nouveau respirable, y trouver un semblant d'alimentation avec les moyens du bord, et un par un me réapproprier les nutriments qu'il avait souvent cachés ou interdits, marquant parfois « Poison » sur les meilleurs plats ou « A ne pas laisser cuisiner par tout le monde ».

Et c'est ainsi qu'au bout du compte, après la traversée de bien des Saharas, parvenu dans un continent sans nom, une zone inconnue de civilisation, j'ai fini par trouver une nouvelle forme de

vie, étrange, complète, déroutante, où je ne pouvais plus moi-même me reconnaître et que j'étais sûr, cette fois, qu'il ne connaissait pas. Tout doucement, laborieusement, péniblement, j'étais devenu un autre.

*
* *

LE PERSECUTE

Au début, ils ont commencé par m'égratigner un orteil, pour s'amuser, puis à me griffer le genou, les mollets, les cuisses. Le sang a coulé, j'ai hurlé comme un fou. Heureusement maman était là : je sanglotais dans ses bras, à suffoquer. Par derrière mon frère ricanait, en haussant les épaules d'un air mauvais. Après, j'étais tout fier d'exhiber mes cicatrices, puis c'est devenu une habitude : ils me lacéraient les jambes avec des ronces, m'enfonçaient dans le pied des échardes ou des clous, me flanquaient dans l'œil des aiguilles de pin, des grains de sable, de la limaille de fer. Mes paupières se gonflaient, j'avais toujours mal, mais moins fort.

Un été, ils ont eu une idée particulièrement répugnante. Je me baignais autour d'un grand canoë qui servait de plongeur : à mon insu, ils ont vissé sur le plat-bord une lame de fer sur laquelle je me suis empalé la cuisse, une longue déchirure de plusieurs centimètres avec, au fond, un mince ruisseau de sang dans la graisse blanche. Cette fois je suis tombé dans les pommes. Ensuite ils m'ont assommé, fait tomber de vélo, m'ont donné derrière la nuque de grands coups de bâton. Ils me flanquaient par terre, m'éborgnaient avec des branches, m'envoyaient au visage les projectiles les plus variés. Peu à peu j'ai appris à encaisser, je ne pleurnichais plus depuis longtemps.

Le jour de mes dix-huit ans, carrément, ils ont essayé l'accident de voiture : avec une grosse mouche, semblable à une guêpe, qu'ils ont laissé se débattre sur le pare-brise de la petite 4L que je conduisais tranquillement avec ma belle amie. On a fait deux tonneaux, l'engin s'est immobilisé les quatre fers en l'air, et on est ressortis, indemnes, par une des fenêtres. J'étais sonné, mon amie livide comme un fromage blanc.

Alors ils ont changé de tactique et se sont mis à m'attaquer indirectement. D'abord ils ont assassiné un de mes camarades : poignardé, dans le lit d'un hôtel borgne, par son petit ami qui, comme lui, mourait de honte, puis est allé se pendre à l'orée de la forêt voisine. Cette fois c'est le

tragique et le sordide qu'ils avaient décidé d'introduire dans ma vie. Le cœur ankylosé, les idées sales, je me sentais devenir un autre, quelque chose de mauvais a commencé à germer en moi.

C'est le moment qu'ils ont choisi pour liquider un autre de mes amis, le boute-en-train de ma génération, un carabin bon vivant, rabelaisien, la verve truculente et l'imagination biscornue, à qui je devais toutes les histoires salées de mon répertoire : cancer de l'œsophage, d'où traitement draconien, rayons, chimiothérapie, corbillard. La plaisanterie commençait à sentir le cadavre. Ils ont créé alors autour de moi une épidémie de suicides : une amie d'enfance, qui voulait entrer au couvent mais n'en avait pas trouvé un à son goût – elle s'appelait Micheline et s'est jetée sous un train –, un cousin éloigné, que les psychiatres scolaires avaient classé schizophrène – le jour de ses vingt ans, il s'est jeté contre un mur, avec la moto toute neuve que venaient de lui offrir ses parents –, un voisin du quartier, qui s'est pris en photo en train de se pendre.

J'ai bien failli craquer, et c'est quand je commençais tout juste à me reprendre qu'ils ont entamé la série des enterrements. Dans l'ordre, ils ont supprimé mon parrain, un oncle, une dame que j'aimais bien, tous dans la boîte, emballés en quelques semaines, puis enfournés comme un gros pain dans le cul d'un camion noir et descendus avec des cordes au fond de la tranchée : tout au fond, bien rangés, empilés comme des caisses dans les soutes d'un cargo, destination nulle part. Pour mon grand-père, géant aimable et séduisant, toujours entouré d'une cour d'admiratrices, ils ont imaginé une variante, la touche d'humour finale : ils l'ont fait mourir, tout seul, dans une chambre d'hôtel, un livre porno à la main, la veille de ses quatre-vingts ans. Jugez si la famille a été contente !

Comme ils voulaient vraiment me mettre à l'épreuve, ils se sont rapprochés encore et se sont emparés de Bachir, mon jumeau kabyle, un ami des heures difficiles, d'une énergie à enterrer la terre entière. Pour mieux lui permettre de respirer, ils lui ont fait pousser dans la poitrine un lymphosarcome : trois à cinq kilos de tumeur, comme une énorme boule de pétanque sur les bronches. Puis ils l'ont irradié, engraisé, amaigri, lui ont fait perdre ses cheveux, donné des joues énormes ou le teint jaune. Comme il résistait avec une belle endurance, ils se sont acharnés sur lui pendant deux ans : à la fin ils l'ont eu à la morphine, en doublant sa dose. Cette fois ils voulaient me forcer à contempler un mort. Pauvre Bachir ! Afin de respecter la tradition de son village, qu'il avait fui depuis longtemps, ils avaient conçu pour lui un cercueil spécial, avec un hublot : pour qu'on voie mieux ricaner son visage de cire, immobile au milieu des bandelettes blanches.

De ce jour, j'ai commencé à regarder mon corps d'une façon nouvelle. Entre la vie et la mort, il y avait donc un stade intermédiaire. Aussitôt, pour m'en convaincre, ils m'ont envoyé à l'hôpital : calcul dans le rein, une douleur épouvantable, des heures atroces à attendre la piqûre, cramponné aux draps. En quelques heures, j'ai perdu cinq à dix kilos. C'était leur premier avertissement, un simple petit aperçu sur le moment final et la nécessité de commencer à mettre un peu d'ordre dans mes affaires.

Quand j'en suis sorti, pendant plusieurs années ils ont entretenu autour de moi un climat d'insécurité, de dépression, de névrose, m'ont entouré de fous, de toxicomanes ou de délinquants : Blaise, le spadassin, aventurier sorti tout droit du Moyen Age, qui éclusait, en contant ses prouesses, cinq à six litres par jour et prétendait m'en faire avaler autant, avant de repartir, à deux cents à l'heure sur les petites routes, faire de nouveaux enfants à l'une ou à

l'autre. Vincent Lavigne, bourré de barbituriques pour accomplir enfin son idée fixe : rejoindre, à la nage, sa petite amie en Angleterre. Jean-Paul, le bûcheron, toujours entre deux trips d'acide, qui, d'un jet de serpe, décapitait les faisans au vol ou dépeçait, la nuit, du chevreuil à la tronçonneuse. Pablo, le roi de la photo, parti oublier sa femme en traversant l'Amazonie en vélo...

Toute une bande d'artistes plus ou moins tapés et d'originaux déglingués : filles révoltées, fils perdus, génies trouillardes et paresseux, petits schizophrènes et grands paranos. Pendant dix ans, j'ai dû partager ma table, servir de boîte postale, héberger les uns et les autres. Ils m'avaient mis au centre d'une petite société de déracinés, demi clochards et piliers de bistrot, obligé de tenir un rôle dont j'étais prisonnier. Pour affaiblir mes dernières forces, ils ont eu alors l'idée sublime du répit : ils m'ont envoyé deux femmes. La première était jolie mais caractérielle, repeignait sa chambre tous les huit jours, sciait les meubles, vendait ses vêtements aux enchères ou distribuait ses bijoux. Mais à la moindre contrariété, elle s'embarquait dans des colères épouvantables. La seconde, attentive et bienveillante, avait le défaut d'être sexuellement insatiable et tellement désordonnée, farfelue, maladroite, que je passais mon temps à remettre en place ce que, dans la minute suivante, elle allait perdre ou casser. Tous nos temps libres, nous les passions au lit, buvant de la bière, du champagne ou du gros rouge, mangeant des huîtres ou du homard, de la pastèque et du saumon. Au bout d'un an, quand ils ont eu la délicatesse de m'envoyer un miroir, je m'y suis vu les traits bouffis, le ventre énorme, méconnaissable.

En deux ou trois saisons, ils avaient fait de moi un être ramolli, anxieux, déboussolé. D'un seul coup, ils m'ont enlevé ma maison, toutes mes habitudes, la plupart de mes amis. Je crois bien qu'avec moi, ils faisaient vraiment des expériences. En guise d'adresse, cette fois, ils ne m'avaient laissé qu'un simple garage aménagé où mes parents entreposaient leurs vieux meubles. Dès que ma ligne téléphonique a été branchée, ils ont adopté la technique du harcèlement. J'ai eu droit à toutes les agressions : lettres de menace ou coups de fil la nuit, kyrielles de reproches par des femmes que je n'avais jamais rencontrées, S.O.S. angoissés hurlés par des inconnues hystériques, confidences abominables de détraqués. Tout cela dans l'espoir, sans doute, de me rendre fou.

C'est alors qu'ils ont introduit chez moi la télévision. Je ne l'avais jamais regardée : mes parents lisaient des ouvrages de théologie ou de science-fiction, moi-même j'avais pris l'habitude des vieux livres, un univers rassurant, plein de crimes d'une civilisation abolie, des drames de cire, des souffrances de musée. Tout à coup, ils mettaient sous mes yeux les images d'une violence crue, réelle, l'horreur de la cruauté gratuite à grande échelle. En Afrique, en Asie, au Proche-Orient, on découvrait un charnier tous les jours, des véhicules piégés explosaient partout, on détournait les avions, prenait les touristes en otages. Des populations entières étaient passées au napalm, des enfants égorgés ou fusillés comme des épouvantails, on expérimentait sur les écoles les bombes à fragmentation.

Pendant des mois, ils ont déroulé dans ma tête ce cinéma épouvantable. J'ai débranché la télévision, jeté les vieux journaux qui traînaient et me suis replié sur moi-même, évitant tout contact, ne répondant plus ni au courrier ni au téléphone. Et puis un soir, au moment où je m'y attendais le moins – j'étais sorti faire une course, poster une lettre –, j'ai buté sur la bordure du trottoir. C'est l'occasion qu'ils attendaient ! Du coin de la rue, ils ont lancé à toute vitesse un bus qui m'a heurté par derrière et projeté contre une vitrine, où j'ai perdu connaissance. Quand j'ai

repris conscience à l'hôpital, esquinaté mais vivant, j'ai touché ma poitrine, mon sexe, mon crâne, tous indemnes, et je suis parti d'un énorme éclat de rire. Enfin j'avais compris ! Toute ma vie, ces salopards avaient joué avec ma peur, m'avaient mené aux limites de l'anéantissement, avaient tué ou avili certains de mes amis. Ils avaient tout cassé, perverti, déformé autour de moi, mais sans jamais me toucher vraiment moi-même. Et pourquoi ? Juste pour m'effrayer, me paralyser, m'empêcher de vivre ! Et moi qui, tout ce temps-là, m'étais cru protégé : pauvre idiot ! C'est qu'ils n'avaient pas décidé encore d'attenter pour de bon ni à ma santé ni à ma vie. Peut-être étais-je aussi plus résistant ou plus prudent qu'un autre, mais ce n'était qu'affaire de chance et d'occasion...

Mes blessures étaient superficielles : après une nuit d'observation, on m'a laissé rentrer chez moi. Je me sentais comme libéré. Je suis allé chez mon voisin l'épicier arabe où j'ai acheté une bonne bouteille, j'ai mis la table, me suis fait la cuisine : j'avais décidé de les ignorer, une fois pour toutes, et de me payer un bon dîner. A l'horizon un autre, plus attentif, aurait pu voir sans doute les lueurs d'émeutes lointaines, les flammes de curieux incendies ou le nuage de poussière d'un grand champignon. Moi, à présent, peu m'importait : ils pouvaient tout m'enlever, me réduire à néant, me dépouiller jusqu'à l'os, le passé ne pouvait leur appartenir : j'aurais toujours, en moi, la force du souvenir.

*

* *

LE SACRIFIE

Dans ma tribu, il a toujours été d'usage d'en sacrifier un, en général le troisième né, mâle ou femelle, ou alors le septième fils. Pendant toute son enfance, il jouit de certains privilèges, est l'objet d'une protection constante, a le droit, lui seul, de tourner en dérision le Père et l'Aîné, et entretient avec la Mère une relation quasi amoureuse. Puis à la puberté, après l'initiation, on l'abandonne. Tous les liens sont alors coupés, et il ne doit qu'à sa propre chance d'échapper ou non à la mort et de survivre. Mon nom est *Apothanoumenos*, « Celui qui doit mourir », et je suis celui-là. Par le caprice de la constellation familiale qui m'a, depuis toujours, imposé ce destin glorieux et solitaire : ainsi en ont décidé les Dieux.

Quand j'étais jeune, mes jours semblaient bénis. Tout, autour de moi, me paraissait facile, j'ignorais l'échec, me jouais sans peine des êtres et des choses, jouissais de tout sans arrière pensée : j'étais anormalement heureux. Mon frère aîné, lui, était toujours sévère, en bonne réplique du chef de la famille qu'il était appelé un jour à remplacer. Ma Mère, elle, toujours souriante, ne parlait presque pas, mon unique sœur était muette. Moi j'étais l'exception, le clown, le bouffon de la famille, celui que, selon la tradition, personne ne prenait jamais au sérieux et qui, par conséquence, jouissait du maigre privilège de pouvoir dire à chacun ses quatre vérités.

La plaisanterie sans cesse au bord des lèvres, m'efforçant chaque jour de décoincer leur rire, je m'amusais beaucoup. Pourtant planait sur moi, dès l'origine, l'ombre du sacrifice. Destiné à porter tous les péchés du clan, toutes les tares de la famille, j'étais tacitement affranchi des lois communes et bénéficiais de l'indulgence que l'on accorde au condamné. C'est que la date de mon exil était fixée depuis toujours : le jour de mes vingt ans, avant-veille de l'été, où publiquement je devais être renié et, sous les crachats et les quolibets, chassé de la maison comme un parasite. Ce jour-là, j'ai découvert l'indifférence et le mépris.

Jusque-là il m'avait suffi de profiter de mes avantages, je n'y étais pas préparé. En un instant, je me retrouvais aussi nu qu'un lapin qu'on vient de dépecer, sanguinolent et ridicule, dépouillé et fragile : sans attaches, sans nom, sans rien, misérable, honteux et inutile, même à mes propres yeux. Alors a commencé pour moi une vie de revenant. Sur le front, je portais gravée la barre infamante des sacrifiés : une simple ligne, large comme un doigt, creusée entre les deux arcades sourcilière dans le prolongement du nez. Partout j'étais désormais condamné à afficher mon origine et je n'avais plus d'identité.

Sans famille, sans métier, j'ai longtemps erré à la recherche d'une cause : ma vie ne comptant plus, je pouvais la donner. J'ai rencontré d'abord un poète mystique, lequel, avec une vieille carabine et quelques amis illuminés, avait fait le projet d'enlever le Président de la République. Il s'agissait d'alerter l'opinion sur l'injustice subie par un vieil alcoolique, lapidé sans preuves pour avoir, paraît-il, violé un enfant. La carabine était rouillée, le compte à rebours avait du retard, l'estafette prévue pour le rapt ne démarrait pas : le Président put aller et venir en toute sécurité.

Je me suis mêlé ensuite à un groupe terroriste qui, se fiant à un vieux manuel, préparait une sorte de révolution. En gros, il s'agissait de combattre, d'assassiner ou de neutraliser tous les plus de quarante ans, jugés responsables de la survie d'une société, archaïque et totalitaire, destinée à disparaître. En théorie, j'étais assez convaincu, et ma haine du système n'était pas moindre que celle de mes comparses mais, affligé d'une horreur malade du sang, et détestant plus que tout faire du mal à autrui, je ne pouvais voir quelqu'un souffrir sans avoir aussitôt des fourmis dans les jambes et éprouver un malaise pouvant aller jusqu'à l'évanouissement.

Avec deux ou trois autres réprouvés, j'ai voulu alors fonder une secte : le monde était à refaire, il fallait le sauver. J'imaginai dans ma tête une sorte de Messie collectif, chantant dans toutes les langues un message d'amour et d'espoir nouveau. L'expérience a duré trois ans, chaque jour, l'espoir paraissait plus incertain, le Messie s'est désagrégé. Cette fois j'étais totalement seul, rasant les murs et promenant comme une ombre, dans des rues que je n'aimais pas, une silhouette de chien battu. Jusqu'au jour où j'ai appris que, dans une banlieue lointaine, un vieux prêtre dissident recrutait, sans pouvoir le payer, une manière d'assistant, chargé d'assurer avec lui l'alphabétisation et le contrôle médical des populations immigrées. C'était tout à fait ce qui convenait à mon besoin vital de me sentir utile, et à mon désir d'effacement.

J'avais depuis longtemps oublié ma tribu et, avec elle, tous les préjugés de mon éducation. Chassé de ma famille, arraché vif à l'arbre de ma généalogie, je n'étais plus à l'aise que parmi les marginaux et les déracinés. Moi-même je me sentais un étranger, exilé sur son propre sol, plus démuni qu'un réfugié. Pendant des mois, métamorphosé par cette occupation nouvelle, j'ai mené une existence d'apôtre. Les enfants m'aimaient bien et m'appelaient le Cinglé : je leur faisais la classe en grimaçant et leur montrais divers tours de magie qui faisaient mieux passer l'arithmétique et la grammaire. J'avais laissé le secourisme et l'hygiène à l'abbé.

Un jour, le chef de la circonscription, qui n'aimait pas ces baraquements de pauvres, parfois voleurs et drogués – des citoyens de second plan, sans aucun intérêt électoral –, essaya de s'en débarrasser. Nous n'étions que deux, le vieux père et moi, à intervenir : ce fut bientôt la guerre avec les services de la voirie, de l'eau, du gaz et de l'électricité. Les journaux bien-pensants se mirent en campagne, je fus le premier visé. Le bon père représentait une vieille institution, malgré tout redoutable, j'étais seul, sans aucune appartenance, ne suivant que la loi de mes hantises et de mes envies : on me fit comprendre qu'il fallait m'en aller.

Je me suis senti alors plus paria que le dernier des derniers, en trop sur cette terre, sans nulle part où aller. Pendant des mois, j'ai côtoyé des abîmes, couché avec le néant. Depuis des lustres, j'avais été rayé, réduit à n'exister qu'en creux, comme si j'étais mort depuis longtemps. Pour la première fois, j'ai mesuré le poids de la malédiction. Alors, sans autre issue, j'ai tenu conseil avec moi-même. Assis par terre, le dos au mur, devant une fenêtre qui n'ouvrait sur rien, j'ai regardé en face le secret de ma naissance. Ainsi ils avaient tous décidé de me consacrer à la mort, avec la lâcheté de ceux qui sacrifient à la tradition, et moi, pauvre imbécile, j'avais joué le jeu, je m'étais même, erreur fatale, identifié à mon nom !

Mon nom, le vrai coupable, le vice profond qui, depuis toujours, m'avait fait prendre toute ma vie à l'envers ! « *Apothanoumenos* », « Celui qui doit mourir »... Mais non, le monde n'avait pas besoin de moi pour survivre, je n'étais pas censé guérir la folie des autres, porter sur moi la

responsabilité de la misère et du chaos ! Ma mère, sans doute, avait rêvé de faire de moi un héros : à présent il me fallait devenir un autre, repartir sur d'autres bases et, pour cela, changer d'identité, me donner le baptême d'un autre nom. Le précédent m'avait porté malheur, j'allais m'en trouver un qui serait ma chance, ma bonne étoile.

Sans vouloir forcer les choses, j'ai décidé d'attendre ce qui se présenterait spontanément. Au bout de quelque jours, m'est venu un vocable aux consonances étranges : trois syllabes, exotiques et grotesques, un nom pour rire et faire peur aux enfants. J'ai été surpris, j'attendais quelque chose de plus grandiloquent. Mais le message est revenu, comme une obsession, m'imposant jour et nuit sa connotation ridicule. Ne pouvant plus y échapper, j'ai compris alors que mon rôle n'était pas d'essayer de soigner chaque jour les maladies réelles : j'étais né clown, je devais rester l'amuseur, le pitre familial et populaire dont les farces réjouissent et inquiètent, et font passer un heureux quart d'heure. Et c'est ainsi que je suis devenu Zigouillo, le Clown Atomique, le Prix Nobel de l'Humour noir, le Bouffon de l'Apocalypse !

*

* *

LE SPORTIF

Je n'ai jamais été ni fort ni adroit, je suis loin d'être ce que l'on appelle un bel homme, j'ai une constitution moyenne et des dispositions ordinaires, mais je suis né avec une qualité, paraît-il, exceptionnelle : une fantastique endurance, la capacité de résister interminablement à la contrainte et à presque toutes les formes d'agression.

Enfant, rien ne me distinguait parmi mes frères et sœurs. Ma mère, femme pleine d'énergie, était l'épouse d'un représentant en matériel de jardinage, jamais à la maison. Elle élevait avec entrain sa nombreuse progéniture. Il n'y avait pour elle que trois choses au monde : Dieu, son mari absent et sa famille. Le seul personnage spectaculaire de mon entourage était mon frère aîné, un être tourmenté, déchiré, maladif, montrant certaines dispositions pour la musique. Il était affligé d'une infirmité congénitale qui devait l'emporter le jour de ses vingt ans. J'avais également une sœur plus âgée, jolie fille, assez habile de ses doigts, mais trop préoccupée de religion. Quant aux quatre plus petits – nous étions sept enfants –, ils constituaient pour moi le public idéal où tester, les jours d'euphorie, le produit de mes élucubrations : discours délirants, farces débiles, chansons de mauvais goût, et autres facéties stupides dont s'encombraient mon pauvre cerveau.

Paresseux par nature, et très pusillanime, je n'aurais jamais rien fait de mon existence sans l'intervention providentielle d'un médecin scolaire qui, un jour, prenant ma tension, s'aperçut que j'avais le pouls anormalement peu élevé : une qualité idéale pour devenir coureur de marathon. Ma vie aussitôt en fut changée, on m'inscrivit dans une section Sport-Etudes où, faute de mieux, je fis des progrès rapides. Mon entraîneur estimait qu'avec un peu de volonté, je pouvais prétendre à une sélection nationale, voire envisager la série Junior aux Jeux Olympiques.

Je n'avais jusque-là mérité qu'une seule distinction : la première place à un concours régional d'éloquence, catégorie « Rhétorique & Fantaisie ». Il s'agissait de prononcer, le plus vite possible, et aussi longtemps qu'on en était capable, un discours loufoque sur le sujet de son choix : j'avais démontré l'actualité gastronomique de Baudelaire et l'influence des *Fleurs du Mal* sur l'industrie du saucisson. Je n'ai jamais gagné aucune médaille aux Jeux Olympiques, jamais je ne suis devenu star internationale. J'ai quand même fait une carrière assez honorable et, pendant dix à quinze ans, une fois passée la période pénible des premières qualifications, j'ai vécu dans une relative aisance, devenant pour finir une sorte de vedette locale, plutôt enviée par ses proches et ses concurrents.

Aujourd'hui je suis marié, ma femme vit également dans l'univers de la compétition. Ni l'un ni l'autre nous n'avons beaucoup de temps à consacrer ni à la romance ni à la famille, ce qui ne nous a pas empêchés de faire un adorable petit garçon que nous sommes obligés, hélas, de confier souvent à sa grand-mère. Il paraît que ma femme, qui vient de tomber amoureuse d'un athlète américain, a l'intention de divorcer. En un sens, je la comprends : la carrière d'un champion français a quelque chose d'un peu provincial. Et puis, comme le regrette mon entraîneur, je

n'aurais jamais dû à ce point abuser de la bière : j'ai pris trop de poids, mon souffle s'en ressent, bientôt il va me falloir tout arrêter.

Cela dit, soyons franc, j'aurais tort de me plaindre. Pourtant, quand il m'arrive d'envisager l'avenir, je suis un peu angoissé. Sans doute n'aurais-je pas dû, à l'époque, écouter mes parents et me lancer dans cette carrière : même avec de l'argent, il est toujours pénible de finir en *has been*. Aurais-je donc raté ma vie ? J'ai beau chercher, je n'ai le sentiment d'avoir commis aucune faute et ne me sens coupable d'aucune lâcheté. Je ne vois pas non plus à quel moment j'aurais pu agir de façon différente, mais j'ai comme l'intuition qu'à un moment donné, quelque chose dans mon parcours s'est trompé d'aiguillage et a pris la mauvaise direction : tout au fond de moi, quelque part, j'ai l'impression d'avoir été floué.

*

* *

L' HOMME DU NORD

Je suis né dans une île de l'extrême Nord de l'Europe. Mes parents avaient beaucoup d'amis, correspondaient avec la terre entière, recevaient à intervalles réguliers des nouvelles des antipodes, mais leur curiosité, plutôt casanière, franchissait rarement les frontières de leur caste. Entre le monde et eux, éduqués à l'ancienne, il leur fallait mettre un fossé, une limite invisible à l'intérieur de laquelle ils se sentaient à la fois supérieurs et protégés.

Mon père, à ses débuts, n'avait qu'un emploi modeste : réparateur en matériel hi-fi au sein d'une petite société. A force de travail, et de patiente honnêteté, il avait su se faire sa propre clientèle, pour finalement s'établir à son compte et atteindre un peu d'aisance, sinon la fortune. Sans être avare, ma mère avait un naturel économe, confinant à la manie. Rien à la maison n'était jamais jeté : tous les tiroirs, les placards s'encombraient d'objets superflus qui, un jour peut-être, pourraient servir. Les moindres clous, élastiques, bouts de ficelle étaient rangés, dans des boîtes en fer ou des bocaux, ou amoncelés en désordre dans les recoins et bas d'armoires, parmi les piles de sacs en papier et de sachets en plastique.

Nous étions cinq enfants : que des garçons. « Mes hommes », disait fièrement ma mère qui, elle, n'avait eu que des sœurs, et hérité de sa propre mère un tempérament plutôt misogyne. J'étais l'avant-dernier, obéissant sans réfléchir à mes aînés que j'admirais pour leur savoir et leur débrouillardise, et discrètement tyrannique avec le petit dernier, dont je jalousais les privilèges. Deux fois par an, nous faisons un voyage, le premier pour aller voir la grand-mère, qui habitait le continent, une splendide propriété plantée d'arbres magnifiques autour d'un bel étang. Depuis la disparition de son mari, parti un jour sans laisser d'adresse, elle vivait seule, dans vingt ou trente pièces à moitié délabrées, avec une vieille gouvernante, sourde-muette et docile. Le second voyage nous emmenait chaque année dans des lieux différents. Mes parents appartenaient à une secte humanitaire, extrêmement puissante : avec toute leur famille, ils avaient l'habitude d'aller passer huit jours dans divers lieux de culte, de pèlerinage et de rencontre, prétextes pour nous à mille sortes de jeux défendus, pendant qu'eux-mêmes participaient à des chorales ou assistaient à des conférences.

Les années s'écoulaient, selon ce schéma immuable, avec la rassurante ponctualité d'un rituel qui paraissait devoir durer éternellement. Vint le jour de mes dix-neuf ans. Je n'aimais pas cette vie trop sage, mais je m'y étais habitué. Un par un déjà mes frères avaient dû partir, pour aller exercer ailleurs leur profession : clerc de notaire, taxidermiste, archiviste bibliothécaire ou ingénieur en informatique. Je dus partir à mon tour. Je m'étais jusque-là contenté d'exister : la famille était pour moi comme un ensemble, une entité indivisible où chacun avait sa place, sa fonction. Une sorte de ruche dont ma mère aurait été la reine. D'abord j'ai pensé me faire antiquaire, ou commissaire-priseur, puis historien ou archéologue. Mais quelque que fût mon choix, on m'avait persuadé qu'il fallait d'abord suivre des cours : j'optai donc pour l'histoire, où les formalités d'inscription étaient les moins longues.

La petite ville où je louais ma chambre d'étudiant était austère. Arraché au brouhaha, à la cacophonie si vivante de la famille, isolé, sans amis encore, j'échappai de peu aux marécages de la dépression. Trois fois par semaine, je sortais de mon antre, comme un cloporte de dessous sa pierre, pour aller suivre, avec répulsion, quelques cours laborieux à l'Université. J'y croisais des filles superbes qui étudiaient, hélas, dans la section des Beaux-Arts. Dans la nôtre, les étudiantes étaient plutôt laides, autoritaires, jamais maquillées et habillées comme des sacs. Cinq ans durant, je menai cette existence misérable, perdant jusqu'à la notion du désir et n'ayant comme expérience de l'amour qu'un ou deux contacts, éphémères et frustrants, avec des prostituées.

Le quartier chaud se résumait à une ruelle sordide, pubis honteux de cette petite communauté provinciale, un endroit empreint de toute la poésie du crime, du fait divers crapuleux, où je me sentais plus à l'aise que dans le petit monde clos des étudiants. Sans passion apparente ni perspective d'évasion, subissant l'épreuve comme un envoûtement, j'étais, à l'intérieur, rongé par un feu, une impatience, un énervement de toutes les fibres du cerveau, qui atteignait parfois, dans les moments de crise, les degrés les plus aigus du manque et de l'exaltation.

C'est dans ces moments-là, de plus en plus nombreux, que j'avais pris l'habitude de peindre ou de dessiner : sans autre ambition au départ que de soulager mon front malade, de faire, dans le trop plein d'images empoisonnant ma tête, une ponction. Je me sentais appelé à de grandes œuvres, mais dont l'échéance reculait indéfiniment. Comme un pianiste condamné à faire des gammes, ou un orateur s'exerçant dans une salle vide, la vie ne m'avait pas encore donné le bon terrain où faire fructifier ma nature profonde. J'étais la graine d'une espèce rare, mais inconnue, attendant avec impatience d'être enfin plantée.

La fin de mes études fut pour moi une libération, une métamorphose. Je devais cette fois gagner la capitale où m'attendait, dans une petite école, un poste d'enseignant. Les débuts furent difficiles : mauvais acteur sur un mauvais théâtre, j'avais le sentiment de perdre ma dignité, de devenir anonyme. Je m'y rendais les yeux fermés, le nez bouché, retenant ma respiration, mais de retour dans ma chambre, je me mettais à peindre et j'oubliais tout. A la longue, le métier aidant, s'est opérée en moi une sorte de réconciliation. J'étais de plus en plus moi-même au sein de la vie sociale. Par éclairs, il m'arrivait même parfois d'avoir comme l'intuition de ce que pourrait être l'harmonie, un jour...

C'est à un concert que je l'ai rencontrée. Elle était musicienne, chanteuse, et n'avait jamais que de petits contrats. Il m'a fallu un bon mois pour oser l'embrasser : je ne la caressais jamais au-dessus du genou, elle me trouvait drôle, pas comme les autres. Un soir, je lui ai parlé de Dieu : elle m'a ouvert son lit et on ne s'est plus quittés. Cette semaine-là, j'ai brûlé toutes mes toiles, j'avais enfin l'impression d'avoir atteint la réalité. Il faut dire que j'étais, jusque-là, maladivement attaché à la moindre de mes œuvres, comme à autant de preuves de ma faim d'autre chose et de mes possibilités cachées. A son contact, j'avais le sentiment d'être enfin guéri.

Mara avait beaucoup d'amis, tous artistes dans différents domaines : vite j'oubliai les miasmes de ma solitude prolongée. J'avais trouvé ma vraie famille, des êtres selon ma sensibilité, à mille lieues de mon île, de mes frères et de mes parents, dont j'étais sans nouvelles. Au bout d'un certain temps, on s'est mariés. Au début, nos deux univers paraissaient merveilleusement compatibles : je travaillais pour elle, elle chantait pour moi. Peu à peu j'ai commencé à me

passionner pour le cinéma, prenant des milliers de photos, faisant des montages, écrivant des ébauches de scénarios. On me demandait parfois ma collaboration pour écrire un dialogue, construire un synopsis, imaginer un projet d'émission. Et j'ai passé dix années magiques, de rencontres en rencontres, de fête en fête, bercé par le charme de sa voix.

Et puis les choses se sont gâtées à la longue. Nous avions tous les deux un caractère difficile, et un énorme besoin d'affection. Epuisé par la médiocrité de mon gagne-pain, les transports, les horaires anarchiques, le grand écart qu'il me fallait faire tous les jours entre ma vie personnelle et l'enseignement, j'étais devenu irritable, injuste, grossier, jaloux peut-être aussi de sa gloire naissante, et incapable de supporter davantage ni ses humeurs imprévisibles ni ses caprices d'épouse frustrée. Pour elle comme pour moi, la vie quotidienne n'était plus qu'un harassant bras de fer, chacun essayant non pas de l'emporter, mais simplement d'empêcher l'autre de prendre l'avantage, sous peine de complet anéantissement.

Un matin, j'ai reçu par hasard un coup de téléphone qui ne m'était pas destiné : j'ai compris qu'elle menait une vie parallèle, mon rêve s'est effondré. J'aurais voulu la haïr, l'étrangler : le désespoir et la panique étaient les plus forts, je suis resté prostré, au bord du précipice. On a eu des explications, on s'est déchirés... Finalement, nous nous sommes quittés, dans une sorte de terreur et d'euphorie. Dieu merci, nous n'avions pas d'enfant, et le chat était parti.

C'est peu après que j'ai décidé de tout abandonner, d'arrêter l'enseignement, pour ne plus me consacrer qu'à la création. J'avais peu de besoins, je m'installerais d'abord chez des amis. A mes premières rentrées d'argent, je me louerais une petite chambre, il ne m'en fallait pas davantage. Mais je voulais quitter la ville, aller plus au Sud, au soleil quelque part et, pourquoi pas, sur la montagne, s'il était impossible de trouver un coin de côte assez sauvage. Je n'avais pour tout bien qu'une petite valise brune, trouvée un soir dans une poubelle, la poignée à demi arrachée : à l'intérieur, quelques vêtements, le carnet de notes qui ne me quittait jamais, avec une paire de lunettes de soleil auxquelles j'étais attaché, mon couteau fétiche, un beau cran d'arrêt, et mon appareil photo, indispensable.

Les premiers mois, la vie a été rude, puis tout, spontanément, s'est mis en place. Déchiré, j'étais plus disponible, je n'allais plus aux gens, les gens allaient à moi. Les femmes surtout me tombaient dans les bras et j'en profitais sans aucun scrupule. Puis peu à peu, j'ai repris mes distances et me suis enfermé dans une nouvelle forme d'isolement. Un soir, j'ai rencontré Malika, au cours d'une période où je ne faisais pas grand-chose, où l'envie même de m'exprimer m'avait quitté. Je passais les nuits dans des bars avec des amies qui, ensuite, venaient ou non chez moi, cela n'avait pas d'importance. Sauf rare exception, je ne supportais plus la compagnie des hommes et vivais dans une atmosphère exclusive de féminité.

Elle portait, quand je l'ai vue pour la première fois, de grandes boucles d'oreille d'argent, sous une abondante chevelure frisée, noire, un large collier de bronze autour du cou : pareille à une divinité phénicienne, ou une princesse de l'antiquité. Quand elle se tournait à demi, c'était le profil de la Crétoise au palais de Cnossos, une beauté du Fayoum. Ses yeux étaient bordés de noir, comme les incrustations des statuettes égyptiennes. De son corps souple, dansant, émanait tout le charme de la Méditerranée. Je la croyais nomade, elle n'avait jamais quitté son quartier. Seules ses racines, la source de sa famille étaient cosmopolites. C'était moi, le petit sédentaire des îles du Nord, qui commençais tout doucement à dériver.

Par instinct, je n'ai jamais voulu savoir vraiment de quoi elle pouvait vivre : elle n'avait pas de revenus fixes, ou plutôt, bien qu'on n'en ait jamais parlé, j'ai vite compris qu'elle avait un ou deux protecteurs, auxquels elle faisait allusion de temps en temps. Elle adorait la vie, le sexe, les hommes : jamais je n'ai, de ma vie, autant fait l'amour. Je me sentais léger, généreux, inépuisable, débarrassé de toute aigreur et de la nécessité du mensonge. Et quand, certains soirs, de bon gré, j'abandonnais à ses caprices le fardeau de mon anatomie, j'avais l'impression délicieuse que mon esprit flottait, enfin libéré du poids de la matière.

Le temps a passé, amenant avec lui tout le cycle infernal : premiers incidents, sautes d'humeur, silences, jalousies idiotes, premiers mensonges. Pire que tout, l'installation sournoise dans la routine, l'indifférence, la tromperie, puis la mauvaise foi et la mauvaise conscience. Avec tout le conflit intérieur : sadisme, cruauté, chantage, obsession de la rupture.

Elle fumait beaucoup, ensemble on avait pris l'habitude de boire. J'ai fait un scénario atroce qui a marché : le monde du spectacle était tellement atteint par la pulsion de mort rongant tout l'édifice social que seules les histoires de catastrophe, violence gratuite ou destruction faisaient recette, c'était le règne du cynisme et du mépris. On a gagné un peu d'argent, vite dépensé dans un bref séjour à New York : une façon de nous fuir, en nous amusant, de ne pas assister, impuissants, à la lente dégradation de notre amour. Par accès, je l'aimais encore. De plus en plus allergique à ses incartades, possessif, exigeant, injuste, je lui rendais la vie impossible. On s'était connus libres, il fallait le rester : je n'en étais plus capable.

A la fin, nous étions comme deux barques, entraînées chacune par un courant différent et qui, faute de s'être encordées, s'écartent peu à peu l'une de l'autre. Peut-être aurait-il fallu nous marier, ou faire un enfant. Aujourd'hui je ne saurais plus dire qui d'elle ou de moi a décidé de rompre, a mis l'autre à la porte. J'avais en permanence un sentiment d'écœurement, une sorte de nausée morale, née d'un excès de cohabitation qui devait disparaître aussitôt, avec la fin de notre vie commune. Pour épurer mon existence, retrouver mon rythme, reprendre mon souffle, j'avais à nouveau besoin de travailler, de me retrouver un peu seul. Longtemps j'avais mené la vie d'un ascète, malgré moi j'avais manqué l'expérience du mariage : là, j'étais en train de rater l'amour, c'était plus grave. J'ai commencé à avoir peur, ai repris la boisson de plus belle. Ma vie est devenue un carnaval de rencontres : une américaine hystérique, une camerounaise, une cambodgienne, trois continents dans mon lit.

Depuis longtemps, j'avais beau justifier mes écarts au nom du droit de l'artiste à faire toutes les expériences, excuser mes faiblesses comme le contrecoup de mon puritanisme antérieur – une sorte de purification par la débauche –, j'avais goûté l'alcool et le sexe, je m'apercevais maintenant que je ne pouvais plus m'en défaire, j'aurais trahi n'importe qui pour une nouvelle conquête ou un verre. Les dégâts intérieurs étaient impressionnants, j'en avais le vertige, et commençais à prendre en haine toute cette décadence dans laquelle, moi aussi, j'avais fini par me laisser choir.

Pour la première fois, j'eus l'impression d'être pris au piège : j'essayais d'arrêter et ne le pouvais pas. Mon seul refuge était le travail, auquel je me mis à vouer un culte désespéré. Je n'arrivais pas toujours à vendre ce que je faisais, et quand j'avais de l'argent, ce n'était jamais assez. Mais j'ai mené alors la vie d'une sorte de clochard international, entre Paris, New York et Tokyo, avec un

ou deux épisodes à Montréal ou à Chicago. Je n'avais plus au monde que mon jean, mes baskets et mon ordinateur. Il faut dire qu'à l'époque, malgré la crise, la vie était encore facile : sans faire grand chose, on pouvait au moins survivre avec les miettes de ce que faisaient les autres. C'est à ce moment-là que la guerre civile internationale a commencé.

Pendant des mois, on a compté les morts par familles entières : on aurait dit que toute la folie meurtrière, contenue jusque-là par les institutions, toute la démence des fantasmes réservés d'habitude aux bandes dessinées ou au cinéma s'incarnait librement dans la vie de tous les jours, ayant subitement licence de poursuivre ses expériences abominables. Comme des forcenés, arrachés à leur routine et à leurs certitudes, les gens se jetaient dans les entreprises les plus négatives : un kamikaze collectif gigantesque par lequel ils faisaient payer à ce qu'il restait de la société et de l'Etat l'horreur d'avoir découvert trop tard à quel point ils avaient été manipulés.

Face à la mort devenue banale, quotidienne, j'ai pu mesurer à quel point je m'étais enlisé dans la déchéance, et comme si les raisons qui me poussaient à me détruire s'étaient toutes effondrées avec le décor de l'existence antérieure, dans les décombres de la vie normale, une à une, j'ai redécouvert les valeurs simples de mon enfance, retrouvé au fond de moi deux ou trois évidences élémentaires à partir desquelles je me suis bâti comme une morale de survie, une sorte de credo primitif pour état d'urgence, autour duquel j'ai réorganisé tout mon comportement.

D'abord, j'ai vécu dans un squat, à la périphérie d'une petite ville où je ne connaissais personne. C'étaient des temps d'extrême méfiance, où l'on apprenait vite à juger son voisin. Ne raisonnant plus, agissant par instinct, je vivais nu, ou presque, entouré d'êtres à la dérive, rescapés providentiels des bombardements, survivants des camps de normalisation, déserteurs, fuyards, évadés : toute une humanité déracinée dont je devins l'un des guides, bien malgré moi.

J'avais, dans les décombres, trouvé un livre, publié au tout début du siècle par une sorte de vieux mystique campagnard, un auteur, oublié sans doute, qui, avant la guerre, n'aurait suscité que rires et commisération : j'y puisais les rudiments de la foi, d'un nouvel espoir qu'aucun raisonnement politique, aucune idéologie ni religion officielle n'avaient jamais su allumer en moi. Pour la première fois de ma vie adulte, j'y retrouvais le sens et la nécessité de ce que les anciens appelaient la prière.

Depuis longtemps je connaissais l'existence du zen, les écoles japonaises de respiration, les différentes sortes de yoga. Je savais déceler, parmi les adeptes des arts martiaux, ceux qu'animait le souci d'une réelle recherche spirituelle et renvoyer les autres au snobisme, à la mode, ou au pur goût du sport, de la violence et de la compétition. J'étais familier de même avec tout ce que l'on peut dire du Tao et des techniques de méditation. J'avais, des années durant, côtoyé une faune de défoncés mondains qui vivaient à mi-temps en Inde ou au Népal, sur le bénéfice de petits commerces, de vagues rentes ou de spéculations plus ou moins honnêtes, puis revenaient monnayer dans leur pays d'origine un mysticisme de pacotille.

Ce que je savais du bouddhisme et de la philosophie orientale m'inspirait le plus grand respect mais, par réflexe, me paraissait suspecte cette génération de pèlerins nouveau genre, allant chercher au loin les reliques et les symboles d'une tradition qui n'était pas la leur et dont ils méprisaient l'équivalent à domicile. Surtout, depuis toujours, je me doutais bien que la sagesse, ou ce qu'on appelle la sainteté, fait rarement bon ménage avec l'esprit de paresse et de facilité :

tôt ou tard la souffrance se met de la partie et les meilleures intentions résistent mal à l'épreuve du feu.

Pour ma part, en général, je méditais allongé sur un lit, dans la position du cadavre. Peu à peu j'ai appris à me rendre mentalement réceptif, disponible, inventant à mesure mes techniques de concentration, et je suis parvenu à arrêter l'épuisante rumination des obsessions et des pensées, tournant en rond dans ma tête, et à attendre : attendre et laisser passer, souffrir la frustration en silence, jusqu'à ce qu'elle s'en aille, assister à son mal comme un observateur étranger, qui voit monter la fièvre, le corps se tordre et l'esprit gémir, sans rien faire tant que le manque travaille et trouble le repos.

La seule vertu pour moi était désormais la patience et une certaine forme d'endurance, de dignité. J'avais toujours espoir que la paix reviendrait, que tout n'était peut-être pas perdu : la paix n'est pas revenue, les choses se sont calmées pourtant. Il s'est fait un nouveau découpage du monde, plus précaire que le précédent, les plus forts se sont partagés le gâteau. Partout l'opinion publique criait au génocide : d'immenses zones étaient dévastées, des pays entiers, entre la paix et la guerre, hésitaient. Pour moi c'était fini, le jeu ne me concernait plus.

Un jour on m'a rapporté que Malika était vivante, j'ai voulu à tout prix la retrouver : c'était ma dernière dette, le tribut à payer à la société d'avant. La pauvre survivait, malade, dans un centre hospitalier de fortune. Elle se croyait bien portante mais avait été gravement irradiée. Je la reconnus sans peine, malgré les années : les traits émaciés, elle paraissait encore plus belle, sans doute à cause de l'intensité qu'avait pris son regard, ou parce qu'elle n'avait pas perdu l'habitude, chaque jour, de porter ses bijoux et de se maquiller.

Dès qu'elle me vit, elle voulut me parler, d'un projet qui lui tenait à cœur et dont elle semblait n'avoir attendu que ma visite pour se libérer. Elle avait eu un fils, enfant d'un autre, et voulait me le faire adopter : j'ai dit oui, sans hésitation. Jamais je n'avais voulu avoir d'enfant, la question ne se posait même pas : c'était pour moi désir de femme, sentant venir la ménopause, je ne me voyais pas vieillir et pensais avoir tout mon temps. Je suis donc revenu dans ma communauté avec un adorable garçon de huit ans, qui savait tout, remarquait le moindre détail, aimait les gens, et nous faisait rire par dessus le marché. Et il était d'une débrouillardise quasi animale, une qualité précieuse par ces temps de pénurie. Il a fallu négocier sa garde avec mon entourage. Malika, elle, était restée à l'hôpital, d'où elle devait s'échapper quelque temps plus tard, sentant venir la mort, comme une bête sauvage. Heureusement pour elle, on ne l'a jamais retrouvée.

Je vivais avec deux jeunes filles, de seize et dix-sept ans, qui étaient alors pour moi comme des filles adoptives. Avec elles, j'entretenais un rapport tendre, sentimental, mais sans équivoque sexuelle : la mort omniprésente m'avait guéri du marivaudage. Elles étaient mon soutien, m'aidaient dans les tâches matérielles, en échange, je leur assurais une sorte de protection et les aidais à se définir un but dans l'existence. Aujourd'hui encore, elles sont avec moi, parmi tous ceux qui m'ont aidé à fonder ce village. L'une est mariée, mère de six enfants, l'autre a choisi la solitude, l'indépendance, pour travailler avec moi. Quant à mon fils, puisqu'il faut bien que je l'appelle ainsi, c'était un garçon plutôt capricieux au départ. Trop longtemps livré à lui-même, il n'en faisait qu'à sa tête, mais l'exemple des autres, agissant de leur mieux, et surtout la contrainte permanente ont fait de lui une personnalité forte, courageuse et autonome.

Tout seul il a fondé, plus loin dans la montagne, un autre centre, avec lequel nous sommes en relation constante. On dit déjà de lui qu'il a un certain rayonnement : une rivalité, sans doute inévitable, l'a éloigné de moi, mais je sais qu'il conserve, à sa façon, l'essentiel de ce que j'ai voulu lui apprendre. Je n'écris plus de films : plus question de nourrir l'usine à fantasmes. Avec des moyens plus pauvres, depuis presque vingt ans, nous avons monté ici une petite société de production, perdue dans la montagne, à l'abri de la guérilla urbaine et des razzias incessantes. Une unité de production multimédia qui diffuse sur les réseaux divers programmes de culture et de réflexion, pour encourager un peu les gens : pas de la philosophie au sens propre, mais quelque chose qui y ressemble.

Au début, nous nous organisons en autodéfense. A la suite d'un accident, survenu au cours d'une agression, j'ai pris le risque de la non-violence. Pour le moment on nous respecte : ceux d'en bas, trop préoccupés par leurs luttes intestines, n'ont guère le temps de s'intéresser à nous. Mon fils prétend que je suis trop naïf, trop confiant, c'était le principal de nos points de discorde. Il affirme qu'il faut rester armé, prêt à tout, pratiquer les sports de combat : sans doute a-t-il raison. J'ai jusqu'ici profité d'une sorte d'ascendant que j'exerce sur mon entourage, et d'une réputation occulte auprès de la foule, qui m'attribue certains pouvoirs. Peut-être serons-nous un jour massacrés, pour l'instant nous sommes indispensables, et ceux des villes le savent bien. Plusieurs partis, d'inspiration démocrate, sont venus nous assurer de leur protection. De toutes manières, je n'ai pas peur, j'ai déjà vu trop de choses.

En toutes saisons, il fait ici un temps magnifique. Devant moi s'étale le spectacle immense de la plaine, où parfois s'élève la fumée noire et rousse d'incendies suspects. Le plus souvent, je marche pieds nus, sur cette terre qui nous nourrit, et malgré une douleur sourde au côté, qui me poursuit depuis toujours, je me sens libre, dépouillé. Je ne suis pas dans une île au soleil, ni sur la côte, comme je l'aurais imaginé, mais j'ai fini quand même par rejoindre la nature et le Midi. J'ai su que mes parents, qui avaient émigré, se sont tout doucement consumés, dans une autre île, beaucoup plus au Sud, entourés par ce qu'il restait de la tribu de mes frères. Puissent-ils avoir trouvé, dans les générations montantes, une consolation.

Parfois je vais chercher, dans ma vieille valise marron, mon appareil photo. Je passe alors des heures à photographier les nuages, mû par l'appel de l'espace, le vent du large, et devant ces clichés qui ne parlent qu'à moi, je contemple ma vie avec satisfaction : comme s'il m'était donné de finir par où j'aurais dû commencer. Lorsque je sentirai venir la mort, peut-être irai-je me perdre du côté des sommets, pour mourir au soleil, rêvant à la famille que je n'aurai pas eue. Ou alors, patriarche un peu déçu, je descendrai dans la vallée, de nuit, pour retrouver au petit jour l'ambiance des villes, et quitter ce monde plutôt content, dans l'agitation anonyme d'une gare ou d'un café.

*

* *

L'OBSTINE

Ils devaient l'avoir au fond de leur placard depuis une éternité, sous la poussière : je n'étais là que pour le chercher. Quand je l'ai trouvé, c'était sans forme, couvert de terre, un peu visqueux, mais surprenant. Alors je me suis mis à gratter, gratter... J'ai fait sortir les formes, décapé la matière : une vague argile, plus souple que la terre cuite. J'ai arraché des étoffes, des étuis, des bandages. Ça ressemblait à un corps et ça respirait. J'ai gratté encore...

En-dessous, ça suintait : une sorte de sève, plus sombre que le sang. J'ai continué à gratter. Des sons en sortaient, comme des plaintes, des crissements – on aurait dit une lente ébullition –, parfois l'écho d'un rire. A la fin, l'enveloppe s'est déchirée, on a entendu un long hurlement : c'est tout ce qu'il contenait. Alors, mon travail terminé, j'ai pu partir.

*
* *

MA MERE L'ANGOISSE

Ma mère s'appelle l'Angoisse, ma femme la Fureur et ma fille la Beauté. Mon père était militaire : il a perdu bravement toutes les guerres où ce pays s'est embourbé. Jean, Luc, Marc et Mathieu, mes frères, étaient tous droits et grands : je suis petit et tordu.

J'habite un pays minuscule où se vendent surtout des armes, de vieux meubles et de la mauvaise poésie. Même sur mon île, le bruit est insupportable. Chaque jour la marée apporte son lot d'oiseaux mazoutés et, en ville, on a du mal à respirer. Les gens qui ne deviennent pas fous ont le cancer, ceux qui en réchappent sont mis en taule.

Par chance, j'avais choisi un métier d'avenir : spécialiste du détraqué et de l'épouvantable, expert en rebut et en morbide. Depuis que les mères psychopathes font l'amour avec leurs enfants, une armée de biologistes essaye de faire accoucher les pères directement. C'est bientôt le Diable qui recevra le Prix Nobel de la Paix.

*
* *

J'avais vingt ans : sans aucune raison, ou presque, on m'avait mis en taule. Et c'est ainsi que j'ai passé les cinq plus belles années de ma vie dans une espèce de cave sans air et sans lumière, à commenter d'affreux grimoires jaunis trouvés sous ma paillasse, dans une vieille malle en fer, avec quelques vêtements moisis. Dehors, c'était la fête, la jeunesse défilait dans les rues, le visage peint de couleurs vives. Les filles avaient le sourire aux lèvres, les garçons des barbes et des guitares. On n'avait pas fait la guerre mais c'était la Libération. Des milliers d'étudiants en jeans et en baskets chantaient avec entrain des slogans de haine devant des armées de clones alignés au long des boulevards. Comme au guignol, on reconnaissait à leur costume ou à leur masque les bons et les méchants.

Sans famille depuis l'âge de treize ans, j'avais connu toutes les institutions charitables de la région. A part un ou deux fous, je n'avais pas d'amis. Quand, dans la rue, je croisais une fille, aussitôt je changeais de trottoir puis, au retour, m'enfermais dans ma chambre, les yeux égarés, la tête fiévreuse, et dessinais sur mes draps la forme de ses lèvres, le contour de ses seins et de ses hanches. A la longue, j'ai fini par faire, sans le vouloir, une ou deux conneries. D'abord ce dimanche soir où j'ai été surpris dans l'église, en train de pisser dans le tronc. Et pour une ou deux obscénités gravées derrière l'autel, où personne n'aurait dû les voir, on m'a déclaré coupable « d'obsession sexuelle à tropisme anticlérical avec tentative d'effraction ». Et puis il y a eu ce jour où l'on m'a surpris dans un confessionnal, la main dans le pantalon : « Flagrant délit d'attentat à la pudeur dans un lieu de culte, devant des symboles représentant la Foi ! » C'est à cette dernière incartade que j'avais dû les rigueurs de la prison.

A la sortie, cinq ans après, j'étais un autre : avec mes cheveux longs, ma barbe de faux prophète et ma moustache, plus proche de Raspoutine ou de Charles Manson que de Jésus-Christ. Il fallait vivre : j'ai trouvé sans peine un petit job de rédacteur publicitaire dans une maison d'édition porno. Mais le patron, pédophile à ses heures, ne me trouvait pas bon goût et me reprochait l'hétérosexualité exclusive de ma vocation. Très vite on m'a fait comprendre que, même dans le meilleur style, mes fantasmes d'un autre âge n'intéressaient qu'une clientèle extrêmement limitée.

Il m'a fallu alors la complicité d'une fille superbe, un peu dragon, pour être admis au sein d'une compagnie d'import-export japonaise spécialisée dans l'art 1900 : *Modern style*, style nouille, école de Nancy. Et c'est grâce aux intrigues de ma protectrice, experte en toutes les cruautés de l'amour, que j'y gagne, aujourd'hui encore, assez bien ma vie en tant que secrétaire-comptable-expert... et dactylo, pratiquement le seul homme de la profession.

Ma sexualité, à présent, s'est nettement améliorée. J'ai un ou deux enfants à droite et à gauche et, sans me faire d'illusions, je maintiens l'équilibre de ma vie éclatée en morceaux. Dès que les choses iront vraiment plus mal, je partirai, sur un autre continent, pour y fonder un Institut dont

j'ai depuis longtemps l'idée en tête : le Centre International d'Archéologie du Monde Occidental Contemporain (CIAMOC).

*
* *

VEILLEE FUNEBRE

J'avais à peine quarante ans : plein de projets, d'amours, d'ambitions, je me croyais éternel, j'avais tout mon temps. Quand soudain la vie m'a pris au dépourvu, interrompant la fuite en avant, et tout a explosé en moi, s'est éteint d'un seul coup...

J'ai toujours cru que l'on mourait à trente-trois ans, comme le Christ, ou alors pas du tout, à soixante-dix ou quatre-vingts ans : quitte ou double. Passé l'âge critique, je venais donc d'entamer la deuxième phase de mon existence. J'avais fini l'aller, je commençais le retour : après les semailles, le temps des moissons. Jusque-là, j'avais vécu comme un imbécile, au premier degré. J'entrais enfin dans la période féconde de mon parcours, pour faire le bilan, jouir des choses une deuxième fois. Je croyais aux vertus protectrices de la symétrie : ah ! si j'avais pu savoir !

Toute fin prématurée, en un sens, ressemble à celle des enfants, les saints innocents, auxquels la vie n'a pas encore donné le temps d'être vraiment quelque chose. C'est la raison pour laquelle j'étais tout seul à ma veillée funèbre, pourquoi il n'y avait personne à mon enterrement. Le cercueil était posé sur le lit, bien au centre, au milieu de la pièce, mon esprit dedans, sage, calme, reposé, avec les restes de ce qui avait été mon corps : sans grand intérêt. J'étais assis sur une vieille chaise de paille, dans un silence un peu morne. Quand je me suis vu, étendu là, j'ai pris conscience, c'était plus fort que moi. Une voix interne s'est écriée : – Mais qu'as-tu fait de ton existence ?

Est-il plus grand péché que gaspiller son énergie et perdre son temps ? J'aurais pu, pour fuir l'affolement, appeler tous les plaisirs au téléphone. En quelques numéros, j'avais en ligne mes plus belles tentations : les trois beautés, la blonde, la noire et l'américaine, pour réveiller mes sens et réchauffer l'atmosphère, ma servante espagnole, pour organiser sur le champ une belle

fête, remplir la pièce de tous les amis, encore une fois entendre le bruit des rires, des paroles et des verres, et ma geisha somptueuse, sensuelle comme un serpent, pour provoquer mon sexe et jouer avec mon corps jusqu'à l'épuisement.

Je n'ai pas décroché le téléphone, pas fait un mouvement : c'était inutile et sans objet. Et je suis resté là, face à moi-même, confiant mon inquiétude au temps qui s'écoulait, dans l'attente pure de ce qui allait se présenter... Alors j'ai vu l'enfance provinciale, familiale et compliquée, plutôt heureuse dans l'ensemble, mais trop protégée. Une petite société étrange, perdue dans le passé, comme une existence antérieure, préhistorique, presque effacée. Puis les années d'études, longues, austères, desséchées, la transition par la névrose, un lent tapis de brume couvrant l'aube de ma carrière de sa grisaille indifférenciée.

Et puis l'essor, les aventures, les mille et une expériences de la folie quotidienne : le tâtonnement à droite et à gauche, les courses vaines d'un bout du monde à l'autre, le jeu naïf avec le feu, toujours à deux doigts de la rupture, l'alcool, le sexe, la fête. De belles années, multicolores, volées à la routine comme des vacances buissonnières. Puis, à la fin, cette explosion, soudaine, imprévisible, la dispersion de tous les acteurs, les couleurs vite évaporées, l'effacement, le silence...

Il y a quelque chose qui n'est pas du domaine des larmes : vous avez froid, vous grelottez, replié sur vous-même, tout crispé. Du bas du ventre, vous prenez une profonde inspiration : fini ! vous êtes quelqu'un d'autre, passé à travers le mur des fantasmes, et la vérité des choses vous apparaît dans toute sa simplicité.

Je me suis allongé alors dans mon cercueil, où j'ai senti comme une onde m'envahir : comme si, de toute cette vie dispersée, j'allais enfin pouvoir rassembler les morceaux. Mon âme était un puzzle, j'approchais de la fin, j'allais savoir. Et j'ai compris que dans la vie on ne fait jamais l'économie de la souffrance, et que j'avais disparu juste au moment où tout allait commencer, pour la première fois de mon existence.

*

* *

LE COLLECTIONNEUR

Je suis un collectionneur, je fonctionne par périodes. Quand je suis dans un style, j'y suis pour longtemps, mais dès qu'il faut changer, je change de fond en comble. Ca me fait mal, j'ai toutes les douleurs et les nausées de l'accouchement, des migraines terribles, et puis la métamorphose s'accomplit, irréversible.

J'ai eu d'abord une période gadgets, antiquités et plastique réunis. Un style original, principe de base : la valeur affective. L'objet a une histoire, pas la grande Histoire – celle des sociétés, des foules anonymes, de l'abstraction des livres –, l'histoire des petits moments de votre vie : les rencontres, les cadeaux, les héritages. Vous avez trouvé ça en voyage, c'était marrant, pas cher, inattendu, ça vous rappellera longtemps ce moment-là. Ou alors c'est votre cousine machin qui vous l'a donné à son mariage, ou au vôtre.

Par exemple, j'avais un piano, quart de queue, copie d'ancien. Mais sur ce piano, vous auriez trouvé un bric-à-brac inénarrable : des chandeliers de cuivre achetés chez un brocanteur, un bouquet de mariée sous globe, legs d'une arrière-grand-tante, une collection complète de petites voitures offertes en prime dans les paquets de lessive. Avec, sur le devant, une vierge en stuc entourée de paperolles, cadeau de Noël d'un oncle calotin et, tout au fond, un cabinet de voyage Renaissance en marqueterie réversible, os sur ébène, une véritable pièce de musée.

L'ensemble n'était pas beau – ce n'était pas le but recherché –, c'était *vivant*. On y sentait surtout l'énergie dépensée, l'accumulation des souvenirs et des ans, la vitalité infatigable de ce petit patrimoine, hétéroclite, proliférant comme un organisme en pleine santé.

Et puis il y avait les personnages que je mettais dedans. De vieilles dames en robes d'organdi, sorties tout droit du 19^{ème} siècle, lisant Joyce ou Freud dans le texte. De grosses matrones à bigoudis avec des robes à fleurs de Prisunic, des fonctionnaires à barbichette, lunettes d'écaille et complet veston et des kyrielles d'enfants sages habillés pour la messe : les garçons, cheveux en brosse et nœud papillon, les filles en nattes, avec des rubans roses. Sans compter toutes sortes de familiers et d'originaux : curés atypiques, botanistes foldingues, moines défroqués ou millionnaires américains, sans parler des ethnologues alcooliques et étudiants boursiers d'Abidjan ou de Tizi-Ouzou.

Au bout de vingt ans – je commençais à en avoir par-dessus la tête –, j'ai tout vendu aux enchères : personnages, meubles et bibelots. Et avec le petit pactole ainsi récolté, je me suis offert une femme d'intérieur et une jolie maison, plus un jardin à la campagne, une petite fille, et une collection complète d'amis artistes : un peintre, un cinéaste, un musicien. C'était ma deuxième période qui commençait.

Une période luxe et raffinement, harmonie, nuances, décoration. Autant la première fois j'avais

accumulé, autant j'étais cette fois obsédé de sélection. J'avais recherché la fantaisie du désordre, je devenais aussi maniaque et ordonné qu'un vieil aristo. Plus question d'ajouter les symboles affectifs, c'est de créer un décor qu'il s'agissait, d'éliminer le superflu, de choisir soigneusement les matières, les couleurs, les formes. Jamais je n'ai autant jeté, transformé, bouleversé, cassé.

Par exemple, on me donnait un cendrier en porcelaine bleu pâle. Mon intérieur était rouge et noir, laques de Chine, amis voyageurs et nattes d'osier. Dans mon jardin, j'étais fier de mes massifs de pivoines. D'un seul coup, je devenais bleu. Je repeignais les murs couleur pastel, changeais l'ameublement en conséquence, ne laissais plus pénétrer que les êtres aux yeux bleus et aux vêtements de couleur tendre. Je réorganais mes plates-bandes, semais des pois de senteur, plantais des pensées, couvrais la façade de glycine.

Où alors je recevais une carte postale du Danemark : soudain j'avais des goûts scandinaves, je ne pouvais plus tolérer les Français, ni les Latins en général. J'abattais les cloisons, supprimais la pierre de taille, montais des murs de sapin et de verre. Tout devenait bois naturel, objets fonctionnels de couleur vive. Je regardais des films allemands à la télévision, lisais des policiers américains, me saoulais au schnaps et à la bière.

Jusqu'au jour où la maison a brûlé, par suite d'une maladresse liée à une nouvelle manie. Fasciné par un objet entrevu dans un bazar, j'avais commencé dans ma cave des expériences pour souffler le verre. Je rêvais cette fois d'un intérieur immatériel, plus transparent qu'un assemblage de bulles de savon. J'avais moi-même construit un four dont les parois, mal conçues, n'avaient pas résisté à l'usage. En mon absence, le feu avait pris dans les fondations.

Je n'ai rien pu tirer des décombres. Femme, enfant, amis, tout s'était envolé. Cette fois j'ai dû repartir à zéro et j'ai beaucoup souffert. Comme si, coupé en deux, j'avais perdu d'un seul coup une bonne moitié de mes réserves d'énergie.

Pendant des mois, j'ai flotté à la dérive, allant chercher conseil auprès de tous les désaxés, maris indignes, femmes divorcées, illuminés de tout poil, alcooliques ou drogués. Je me suis mis à collectionner les trouvailles ramassées dans les dépotoirs : écumoières émaillées ou bouteilles fondues, cuvettes hygiéniques, vieilles tables de cuisine, pièces de voitures accidentées. Et sur un nouveau terrain, plus vaste mais en friche, je me suis bâti une maison rien qu'en objets récupérés. Ma période rustique allait commencer.

J'avais aimé les objets rares, les accords raffinés, les amis choisis, recherché les chefs d'œuvre et les génies. Je m'entourais à présent d'êtres primitifs et d'objets grossiers, cherchais dans les choses la permanence, la droiture, la solidité.

J'ai vécu alors entouré de géants roux, barbus, la peau rugueuse, mangeant des pommes de terre à l'eau dans des assiettes en bois. Je choisissais des femmes aux fesses larges, aux hanches pleines, la chevelure abondante et la sexualité inépuisable. J'élevais des séries d'enfants hybrides, croisement de toutes les races et de tous les langages. Je ne comptais plus mes chiens et mes chats.

Comme un seigneur au milieu d'une cour de prolétaires, ou un gourou céleste descendu ici-bas

évangéliser l'homme du commun, j'avais autorité sur les choses et sur les gens. Et tandis que je collectionnais les épaves et les débris pour leur donner une seconde chance, ma maison devenait, au fil des jours, un atelier de récupération humanitaire : abri de sauvetage pour les enfants perdus du quartier, centre de rééducation pour terroristes repentis, toxicomanes ou fumeurs en cours de sevrage, refuge de prostituées à la retraite, nymphomanes reconverties, paumés touchés par la grâce, et autres voyous rescapés du suicide et du désespoir.

J'avais alors totalement changé d'aspect, rasé ma tête, laissé pousser ma barbe. En moins de dix ans, je suis devenu ainsi le spécialiste mondial du rafistolage, auquel, de tous les coins du pays, et bien au-delà, étaient adressés tous les objets irréparables, refusés par les cliniques du meuble, du jouet ou de la montre, mais aussi tous les détraqués que les plus grands thérapeutes jugeaient irrécupérables.

Un soir de grande chaleur, un travesti guatémaltèque que tout le monde aimait bien avait apporté en grand mystère, sans ma permission, un tout petit champignon qu'il tenait caché, au fond de sa poche, dans une petite boîte en verre. Avec la complicité de quelques innocents, pensant s'amuser un peu, il avait préparé un repas, poulet rôti et riz complet, qu'il nous servit le sourire aux lèvres, laissant traîner sur la table, à côté de la salière, une poudre marron présentée comme un condiment spécial de son pays.

Ceux qui savaient s'étaient copieusement servis, observant à la dérobée les autres, qu'ils encourageaient à en faire autant. Quand les premiers effets se sont faits sentir, les uns étaient hilares, les autres médusés : la table semblait devenir molle, les visages fondre ou se dilater, les couleurs des vêtements brillaient d'un éclat insupportable. Dans les regards, comme des puits sans fond, ne gisait plus qu'une flaque terne où l'on aurait cru se noyer. Le moindre son faisait une explosion épouvantable, tandis que les paroles et les rires restaient suspendus en l'air comme des ballons.

Peu à peu, s'est fait un grand silence, tout semblait devenir grave, solennel, presque tragique. C'est quand a retenti le premier cri que j'ai eu peur. J'ai compris qu'il se passait quelque chose que l'on ne pouvait plus contrôler, et qui risquait d'avoir les conséquences les plus fâcheuses.

L'immense tablée n'était qu'un gémissement, une plainte sourde, sortie du ventre plus que de la bouche, où revenaient sans cesse comme une obsession des mots tels que : « Le sang ! Le sang ! », « Je suis fou ! », « C'est ça, la mort ! ». Livré à ses fantasmes, chacun vivait tout seul son propre délire. Un vent d'angoisse a passé sur les têtes.

On aurait dit que tous ces gens, que je m'étais ingénié à pacifier, ce ramassis de destins hétéroclites, forcés par cette vie simple à s'entendre, étaient redevenus sauvages d'un seul coup. Vus leurs antécédents, le pire était à craindre. C'est à ce moment-là que José l'Espagnol, le pitre de la bande, a cru bon de sortir son couteau.

José était un type adorable, un grand enfant. Il avait beau être taillé comme une brute et porter sur tout le corps des tatouages effrayants, aimer les blousons de cuir, les chaînes, les badges à têtes de mort, il me mangeait dans la main, j'en faisais ce que je voulais. Mais il était extrêmement susceptible : il avait cru que quelqu'un le regardait en ricanant.

Quand il s'est redressé en renversant la table, les verres, les cendriers, les assiettes, tout le monde s'est levé maladroitement ou est tombé par terre. Il en voulait à Fatima, une architecte marocaine, très pacifique, arrivée peu auparavant. Elle, perdue dans un rêve où surnageait le mot de « Dieu », faisait de grands efforts pour comprendre.

Elle avait déjà le couteau sur le ventre quand j'ai trouvé la force d'intervenir. J'ai parlé à José, comme on parle à un chien, d'une voix forte, sans hésiter, lui répétant, d'un ton égal, les yeux dans les yeux, comme pour l'hypnotiser : « José, ferme ce couteau, c'est fini ! ». Au bout d'un moment il s'est exécuté, a retrouvé son calme.

Alors il se recule un peu, essaye de replier le cran d'arrêt, glisse son doigt sur la lame, et à la vue du sang, se met à sangloter comme un gosse. Tandis que le travesti, arrivé par derrière, brandit une chaise qu'il lui écrase sur la tête. Et tous les deux s'écroulent, l'un assommé, l'autre mort d'épuisement.

Quand j'ai repris conscience le lendemain, tout le monde dormait encore parmi les assiettes renversées, le vin répandu par terre, les restes de salade ou les morceaux de carcasse écrasés avec les cigarettes sur le plateau de fromage. J'ai été pris d'un dégoût immense. Tout ce gâchis me paraissait irréel, et inutile. L'heure était venue de déposer mon bilan.

Il m'a fallu palabrer des heures mais ma décision était prise. J'avais de la tendresse pour tous ces gens, je me devais de ménager leur avenir. Quant à moi, j'étais déjà ailleurs. A ceux qui me semblaient les plus raisonnables, j'ai laissé le soin de la maison. Je leur avais indiqué la marche à suivre. Un peu hésitants, ils ont repris l'aventure. Un mois après, c'était fini.

Alors j'ai entamé la quatrième, et sans doute dernière, période de mon existence, celle où je me trouve actuellement. La période du vide, quasi monastique, et de la liberté reconquise, qui m'apporte à moi, collectionneur de gens et de choses, ce que je cherchais depuis toujours : le Détachement.

*

* *

LE SERRURIER

L'apprentissage de la serrurerie d'art est un des plus longs qui soit. Dans ma famille, on réparait les horloges ou on apprenait à faire les clefs : mon frère aîné avait choisi l'horlogerie, je suis devenu serrurier. *A priori*, rien ne me prédisposait à cet artisanat. Comme mon père, j'étais habile de mes doigts, plutôt méticuleux dans le travail, mais sans vocation particulière. Il me fallait bien choisir un métier.

J'ai commencé à dix ans, en avance pour mon âge, ce qui était fréquent à cette époque-là. Les premières années étaient élémentaires. On y apprenait le B-A-BA de la clef et de la serrure, le travail des métaux, l'utilité de chaque outil. Je faisais sans effort des progrès rapides et constants. Au bout de quatre ans, commençait la spécialité. C'était déjà plus intéressant. J'ai choisi l'option « Art », l'apprentissage des techniques anciennes, les styles, la décoration, l'usage des métaux précieux. Il m'a fallu trois ans pour dominer ma partie.

A ce stade, j'aurais pu arrêter. J'en savais bien assez pour les opérations courantes. Mais comme j'étais travailleur, précis, régulier, que j'avais paraît-il une capacité d'assimilation remarquable, on m'a conseillé de continuer : je me suis inscrit au cycle de perfectionnement supérieur. Il ne durait que deux ans, trois pour ceux qui n'étaient pas les meilleurs. Cette fois c'était franchement difficile. Nous étions censés devenir les virtuoses de la serrurerie, les futurs détenteurs des secrets du métier, l'élite et l'avenir de la profession.

En tout, neuf à dix ans d'études, de plus en plus austères, pour finalement, au cours d'une cérémonie désuète, présenter son chef d'œuvre à un jury de professionnels blasés, qui accordaient ou non le diplôme. Sans doute ai-je eu de la chance, ou alors j'avais une véritable habileté : j'ai été reçu sans gloire, mais du premier coup. A même pas vingt ans, j'étais serrurier d'art. C'est là que mes ennuis ont commencé.

Pendant toutes ces années préparatoires, je ne m'étais posé aucune questions. En fait, j'aimais apprendre, jamais je n'avais songé à me faire ce qu'on appelle une situation. Entré enfant dans la carrière, j'étais parvenu sans encombres au terme d'un mouvement dont l'origine depuis longtemps se perdait dans les brumes du passé. Soudain forcé de choisir, il m'a fallu recourir à un subterfuge, pour gagner du temps : j'ai obtenu une bourse de stage au Centre National de la Serrurerie. Une véritable sinécure, un répit de cinq ans, pendant lesquels je fus payé, nourri, logé, sans autre occupation qu'une ou deux conférences, auxquelles je devais assister de temps en temps : *Psychanalyse du trou, Structures élémentaires de la fermeture, Sémiologie du discours serrurier*. Il me suffisait, pour le reste, de réussir une démonstration publique à la fin de chaque année : autant dire que j'étais rentier.

Je n'ai pas gardé un bon souvenir de ces années de privilège. Je m'y sentais vaguement coupable, inutile, n'aimais pas les gens dont j'étais entouré. Il me semblait que ma vie avait jeté l'ancre,

s'était arrêtée, que j'étais passé à côté de ma route, m'étais trompé de destin. A peine mon stage terminé, j'ai dû trouver une place, ne pouvant plus atermoyer.

Depuis longtemps ceux que je côtoyais avaient préparé leur sortie et, à force de petites intrigues, s'étaient déjà trouvé un poste, par exemple de Grand Serrurier dans un Ministère. Les plus ambitieux espéraient vendre leur compétence toute neuve sur les chantiers Louis XV des palais du Golfe Persique, tandis que les moins imaginatifs se préparaient à succéder aux grands patrons qui nous avaient enseigné. Moi, rien de tout cela ne m'attirait. Exercer un métier me paraissait inévitable, mais ne pas mériter qu'on y attache autant d'importance. J'ai donc accepté la seule place dont personne ne voulait : un emploi modeste et anonyme dans un supermarché.

C'était sans aucun doute l'échelon le plus méprisé de la profession. On y faisait, avec des machines automatiques, des clefs-minute, des cadenas de fortune et des verrous qui se vendaient en série à des consommateurs exigeants et pressés. Pour quelqu'un d'une formation aussi raffinée que la mienne, c'était plutôt humiliant.

Le gérant avait prétendu au départ me nommer simple responsable du travail technique. Je n'eus aucun mal à lui faire valoir que ce n'était pas la peine d'être allé aussi loin dans mes études : il accepta aussitôt de me confier une sorte de service après-vente, spécialisé dans toutes les réparations délicates. Pendant vingt ans j'occupai ce poste en faisant de mon mieux, essayant de satisfaire la clientèle autant que je le pouvais. J'avais même, les premières années, une curiosité intense pour ce milieu de travail que je ne connaissais pas. Et malgré le dégoût qu'il devait parfois m'inspirer, j'avais fini par le considérer avec une certaine sympathie.

Oh ! ce n'était pas l'aspect technique qui pouvait mobiliser mon énergie ! C'était un travail dérisoire, sans commune mesure avec le degré de sophistication de mes études. Mais j'avais là une occasion privilégiée de rencontrer des gens et, sans l'avoir voulu, je me trouvai vite impliqué dans les petites misères du personnel ou des clients.

Les gens se confiaient à moi avec une facilité stupéfiante : vendeurs ou consommateurs, caissières, chefs de rayon ou ménagères. Malgré moi j'attirais les fous, les détraqués, les malheureux, comme les insectes la lumière. J'avais beau fuir les confidences, ne jamais solliciter un secret, éviter à tout prix la familiarité, il fallait que l'on me fasse part des drames refoulés, des sentiments honteux, des événements traumatisants, que l'on s'en décharge sur moi comme d'un fardeau insupportable.

Pour les clients, j'étais le Père Noël, au service de toutes les réclamations, pour quelques-uns de mes collègues, un individualiste dangereux et irritant. Haï à gauche et craint à droite, jalosé par certains, méprisé par d'autres, regardé de travers par la plupart, j'étais parvenu malgré tout à me faire respecter de tous, quoique avec distance, paternalisme ou froideur, comme quelqu'un d'un peu anormal dont on se méfie tout de même, bien qu'on soit unanime à lui reconnaître un don particulier.

Dans la routine de l'arrivisme quotidien, des jalousies ou des intrigues et de l'exercice, si mesquin, du petit pouvoir hiérarchique, j'étais devenu une sorte de psychologue-conseil au pouvoir occulte : à la fois confident secret du gérant névrosé, diplomate officieux dans les conflits de personnel, et médiateur occasionnel quand dégénéraient les luttes syndicales et les

grèves.

D'instinct, j'avais pris l'habitude de traverser ce milieu avec un certain détachement, ne m'identifiant jamais à ma fonction et ne faisant que me prêter aux circonstances. Conscient de mes privilèges, ne me reconnaissant pas le droit moi-même de revendiquer, je suivais mon chemin en toute indépendance, comme le rouage resté humain d'un mécanisme qui ne l'était plus. Et c'est ce qui rendait ce métier à la fois si passionnant et, à la longue, insupportable.

Il faut dire que j'étais miné aussi par la lente dégradation de la profession. Les temps changeaient, l'art de la serrurerie ne pouvait rester le même. La clef électronique, le cadenas numérique, les systèmes de fermeture informatisée étaient appelés à remplacer les techniques d'antan, à rendre caduque la filière de l'apprentissage à l'ancienne. Pour répondre à la nouvelle demande, fruit de l'évolution et de la mode, il fallait comme on dit se recycler : un bien grand mot pour ce qui n'était au fond qu'une mise à jour élémentaire en comparaison des difficultés de notre formation.

Le métier en lui-même n'ayant vite présenté plus aucun intérêt, au bout d'une dizaine d'années déjà je commençais à m'ennuyer ferme. Et si la multiplication des cambriolages assurait sans doute pour longtemps la clientèle, je n'avais pas plus de passion pour les fermetures six-points ou les portes blindées que pour la réparation des clefs bon marché.

Quant à ma vie privée – j'ai préféré jusqu'ici n'en rien dire –, toujours à la limite du drame et de l'effondrement, elle prenait également un tour désastreux. Comme tout le monde, sans formellement me marier, je m'étais mis en ménage. J'avais même sincèrement essayé de fonder une famille, espérant concilier la stabilité d'une existence presque bourgeoise avec les exigences d'un caractère indépendant. Pour des raisons qui, dans l'ensemble, m'échappaient, il me fallait bien constater ma faillite, me préparer à l'avenir pour moi le plus probable : la solitude définitive.

Heureusement, j'avais pris l'habitude, depuis longtemps, d'occuper mon temps libre à de petits bricolages insolites : sculptures cinétiques aléatoires, machines anti-fonctionnelles, automates absurdes, mécaniques de haute-imprécision. J'accumulais ainsi dans ma cave, mon grenier, mon jardin, toutes sortes d'inventions destinées à ne pas servir, mais qui m'empêchaient de devenir fou. Quand ma compagne, emmenant les enfants, a décidé de partir, je ne vivais déjà plus que pour cette activité clandestine. Brusquement libéré de la plupart de mes obligations quotidiennes, je me suis vite aperçu que rien ne justifiait plus mon existence régulière. Je n'avais pas d'économies mais il me suffisait de presque rien pour survivre : il me fallait absolument quitter ce supermarché.

J'aurais voulu me retirer en moi-même, m'éloigner de la société, me consacrer totalement à ma folie et à mon délire. S'il avait existé encore de vrais monastères, c'est là, sans doute, que je serais allé, n'ayant pas de plus grand désir que de me soumettre à une règle simple et austère, d'épurer ma vie matérielle, et de consacrer tout mon temps à la méditation sereine, tout en continuant mes petits bricolages sans prétention. La réalité sociale, hélas, était beaucoup plus troublée et l'époque incertaine. J'ai dû revendre notre maison, disséminer mes objets, chercher un endroit convenable pour refaire surface et m'installer à nouveau. A proximité d'une grande ville, suffisamment à l'écart, j'ai fini par trouver un espace où j'ai construit moi-même une maison de verre, et un abri de fortune pour exposer toutes mes inventions.

Depuis cette époque j'ai perdu l'habitude de compter les jours, les années. La grande dépression, et la pénurie qui a suivi, ont d'ailleurs relativisé bien des choses. Je sais juste que je suis ici depuis très longtemps. Dans toute la région on me connaît comme un original, et j'ai de plus en plus de visiteurs les jours de congé. Parfois quelqu'un me demande d'acheter quelque chose : je ne dis jamais non. Il est rare pourtant que l'affaire se fasse. L'essentiel pour moi est de continuer mon travail et de le montrer. Il y a des gens qui, pour échapper à leur routine, espèrent la retraite, ou alors une catastrophe quelconque ou un miracle. Tout le monde, tant qu'il peut, bouge, part, voyage, parcourt des milliers de kilomètres. Moi, mon unique rêve est de m'enraciner, m'enraciner toujours davantage, devenir parfaitement sédentaire.

*
* *

L'OURSIN

Il y a très très longtemps – je m'en souviens à peine –, j'étais comme une petite boule de poils : une sorte d'anémone, avec mille tentacules et antennes cherchant je ne sais quoi – parfums, sonorités, sensations –, dans toutes les directions. Je vivais en osmose avec le petit coin d'univers où j'étais né. Entre le milieu où je baignais et tout mon intérieur qui, jour après jour, s'en imprégnait, n'existait pratiquement pas de différence.

Je respirais le sel, l'iode, l'eau sucrée, le jus d'orange. J'étais l'odeur du lilas ou du troène, l'herbe coupée, la chaleur du soleil sur l'asphalte des routes, un mélange chaud et concentré de thym, de romarin et de lavande. Ou alors, dans l'herbe verte d'un champ, parmi les vaches ou les moutons, je devenais odeur de bouse et de psallote. Parfois, je croyais être moi-même un champignon, tant les pores de toute la surface de ma peau étaient pleins de l'odeur des spores de la forêt. Alors je vivais dans les senteurs d'humus, de pollen, de feuilles séchées. Parfois, tout n'était plus que fraîcheur de torrent, résine de sapin, parfum de fraise et de myrtille.

En de rares occasions, je m'enivrais aussi des vapeurs de l'essence ou de l'atmosphère suffocante des rayons de lumière enfermés, comme dans une serre, entre le verre, le métal et le plastique brûlants d'une voiture. Mais l'odeur qu'entre toutes je préférais – celle que je ressens encore distinctement, comme l'écho d'une existence dont j'aurais été un jour chassé –, c'est celle, blanche, rousse, épaisse, crépitante, d'un feu de laurier.

Un beau matin d'octobre, je ne sais pourquoi, on s'est mis brutalement en tête de me raser. Mes antennes sont tombées, fauchées par la tondeuse, mes petits tentacules se sont rétractés, puis, à la longue, atrophiés. Pour rester en contact avec ce qui, jusque-là, me nourrissait, je n'ai plus gardé que quelques poils, longs, tordus, tourmentés. C'est sûr, ils avaient cru bien faire : on n'a pas le droit de pousser en liberté. Pour les repiquer en ligne, il faut couper les racines et la tête des poireaux, on doit émonder les arbres pour donner plus de force aux bonnes branches, pincer les plants de tomates pour obtenir de beaux fruits.

J'ai commencé à respirer la poussière et le moisi. Je ne sentais plus la chaleur douce de la lumière, mon monde intérieur s'est obscurci, a pris la teinte glauque des profondeurs d'une caverne. Ma vie devenait rance, mes idées grises, mon âme comme du papier mâché. Et je me suis endormi, sous les hululements sourds d'une corne de brume à vous donner la chair de poule, dans un univers noir, désolé, battu par les rafales d'un vent criard ou d'une poussière de givre qui vous glaçait la peau.

Un long temps a passé, où j'ai vécu coupé de tout... Et puis, un jour, je me suis réveillé. Comme un printemps arctique sur l'étendue des terres gelées, des embryons d'antennes avaient fini par repousser, des rudiments, mal venus, mal formés, de tentacules. Rien à voir avec le foisonnement innocent, la toison souple et subtile dont j'étais couvert à l'origine. Il faut croire que c'était suffisant pour me rendre le goût de l'air, me remettre dans le courant, me rappeler un peu tout l'univers des sensations oubliées. Peu à peu, j'ai repris contact avec la vie, ai redécouvert le monde extérieur, ou ce qu'il en restait, redonné toutes les couleurs du spectre de la lumière aux circonvolutions de mon obsession intérieure.

Aujourd'hui, mon épiderme a la rudesse cassante d'une coquille. A travers mes pores presque calcifiés, je mets toute mon énergie à émettre encore les multiples prolongements qui me font vivre, me permettant de capter les vibrations dont se fortifie mon être intérieur. Avec une obstination fidèle, amoureuse, j'essaie de me rapprocher chaque jour du monde simple et immédiat qui m'a d'abord été donné, puis enlevé sans raison véritable. Et dans mon combat quotidien d'organe tactile, à demi mutilé, je bénis la vie de m'avoir donné une fois encore ces moyens de sentir et de percevoir. Comme une seconde floraison, tardive et fragile, avant l'hiver.

*

* *

AU PREMIER ETAGE

Enfant, j'ai toujours habité au premier étage. Il faut avouer que c'était assez confortable : des pièces hautes, spacieuses, de larges fenêtres, et presque aucun bruit. Au-dessus vivaient, disait-on, des individus plus sophistiqués. Mes parents les considéraient comme des snobs et n'avaient pour eux que mépris. De toutes manières, s'il nous arrivait de les croiser, nous ne leur adressions jamais la parole. En dessous, au rez-de-chaussée, c'étaient les pauvres. Des gens vulgaires, bruyants, violents à l'occasion, avec lesquels il ne nous était pas recommandé de nous mélanger, et qui me faisaient si peur que jamais je n'aurais imaginé devoir un jour les rencontrer.

A notre étage ne vivaient que les gens normaux : amateurs de livres, jouant du piano, du violoncelle, collectionnant les timbres ou les papillons. Malgré la peur diffuse du monde grouillant en dessous – heureusement on n'en percevait l'écho que lorsqu'on ouvrait les fenêtres –, je menais, sur le parquet de mon appartement, une existence plutôt heureuse. Un jour mes parents ont fait monter un petit pauvre. Tout tremblant, j'ai dû lui serrer la main. Il paraissait me ressembler : c'était troublant. Dès son départ, j'ai tout fait pour l'oublier, chasser de mon esprit cette image dégoûtante. Mais elle avait laissé en moi comme un vertige et une fascination.

A dater de ce jour, j'ai perdu toute tranquillité. Pris entre l'angoisse et l'envie, je ne trouvais plus le sommeil : l'attente était insupportable. Ne pouvant éternellement jouer avec ma peur, je devais savoir ce qu'il y avait au fond : il fallait absolument que je descende. Et je suis descendu, pour la première fois de mon existence, découvrir ces gens et cet univers interdit, me perdre au milieu de cette foule qui ne vivait pas comme nous et où il m'était impossible de me sentir tout à fait à mon aise.

Depuis, je ne suis plus le même : ma vie est en bas désormais. Egaré sur le sol, obsédé par la terre, j'ai même nourri un temps le désir fou d'aller encore plus bas, m'enfoncer plus profond, jusque dans l'obscurité des caves où végètent les laissés-pour-compte, tous les parasites, les détraqués, le résidu de l'humanité. Eternel déclassé, j'ai souvent croisé des gens qui ne rêvaient que d'aller au-dessus : je n'y suis jamais remonté moi-même, mon vieil étage me paraîtrait sans doute bien morne et trop exigü. Pour retrouver la paix, il me fallait toucher les fondations. Mais aujourd'hui je commence à comprendre : toute cette architecture à la fois m'émerveille, m'épuise et m'inspire un profond dégoût. Je n'étais bien jusqu'ici que par terre : voilà que de nouveau j'aspire au calme des hauteurs.

*

* *

K

Mon nom véritable est Larry Cassandre. Mes parents, eux, m'appelaient K., comme Kafka.

De mon enfance il n'y a rien à dire, c'est *après* que tout a commencé. Assis sur un coffre, je passais le plus clair de mon temps à ne rien faire, cherchant ma croix. Le coffre était toujours fermé.

Un soir, au cours d'un rêve, m'est venue la Révélation : « Ta vocation ? C'est la mort ! ». Alors j'ai ouvert le coffre, en ai tiré tous les plaisirs et les malheurs de l'existence, ai jeté la croix. Plus question désormais de me fier à mes rêves : morceau par morceau, je fabriquerais mon destin, comme un puzzle. Quant au martyr, je le gardais pour la fin, bien décidé à n'y avoir recours que sur commande, et en toute dernière extrémité.

*
* *

LA DECHARGE

Ca y est, j'ai presque fini ! Plus que quelques jours, quelques heures maintenant. Cette fois, je devrais bien y arriver, ça devient de plus en plus facile, heureusement... Encore un ou deux débris, des copeaux accrochés à mes cheveux, des épiluchures. Voilà, ça y est presque ! Un petit nettoyage final et ce sera parfait...

Je ne sais pas si vous vous rendez compte, mais il y a plus de trente-six ans que je suis là-dedans, à me débattre avec ces immondices. Pendant que les autres, là-haut, j'imagine, sont en train de s'amuser. Trente-six ans à me frayer un chemin dans toutes ces cochonneries. En tous cas, on ne pourra pas dire que ça ne m'aura pas pris tout mon temps. Mais quelle idée aussi de m'avoir enfoui là-dessous ! Je me suis toujours demandé s'ils l'avaient fait exprès, pour m'empêcher de parler, ou si c'était par négligence. Peut-être qu'ils n'avaient pas conscience de ce qu'ils faisaient.

...Des peaux d'oranges, un vieux clou, une édition complète de Shakespeare dont la couverture manque, un aspirateur cassé. Ma parole, ils doivent avoir la tête comme l'intérieur d'une poubelle ! Dire que j'aurais pu crever, asphyxié par ce bric-à-brac imbécile... Un moulin à café électrique, sans couvercle, une vieille carte Michelin, avec le tracé de l'autoroute encore en pointillé, une cuvette de W.C. presque neuve, un livre de messe, un vieux tournevis tordu. Oh, et ça ! Un broc en porcelaine, blanc et rose, avec des fleurs et des papillons dessus, les Tournesols de Van Gogh, du marc de café au verso, une chaise longue en osier, un escabeau couvert de taches de peinture.

Tiens ! des galets couverts de cambouis, un os de seiche, des coquillages poncés par le sable, avec une algue séchée, les flotteurs enfoncés comme des balles de ping-pong, et un vieux parasol mangé par la rouille. Et là ? Une vieille batterie d'auto, couverte d'oxyde bleu et vert, un phare de Simca, un pare-chocs chromé, et un petit guéridon ancien, avec sa marqueterie toute gondolée, une fourchette, l'aile d'un piano... Le quotidien, quoi !

J'ai beau y être habitué, j'aurai mené quand même une existence peu banale. Sans parler des odeurs : le rance, le moisi, l'huile de vidange fermentée, et les relents de pourriture : un chat crevé, des restes de poisson, un cadavre en décomposition. Et puis les rats, qui se faufilent dans les boîtes, et les mouches, l'été, les chiens errants, le museau dans toutes les gamelles, les corbeaux, les mouettes... Quand je pense que j'ai dû frayer mon chemin dans ce gâchis ignoble de matériaux, de détritux, sans jamais personne à qui parler !

Ah, il fallait les entendre, le matin, avec leurs bennes, leurs bulldozers, leurs camionnettes, tout là haut au-dessus de ma tête, venus déverser leurs saloperies pour m'enfoncer davantage. C'est toujours au moment où j'étais sur le point de m'en sortir qu'arrivaient les chargements les plus volumineux : une tonne de moellons, des morceaux de plâtre, des tomates, du ciment armé... Un ou deux mois de travail supplémentaire. Une vraie course de vitesse entre ma progression à moi, extrêmement lente, et le rythme régulier, inexorable, de leurs monstrueuses déjections. J'ai

tant de fois désespéré d'arriver jamais au grand jour, tant de fois cru étouffer dans cette lutte de fourmi essayant de traverser la montagne !

Pour tenir bon, j'avais mes trucs, par exemple mes abris pour dormir : une vieille carcasse de 2 CV, l'intérieur d'une armoire normande, un buffet Henri 2 ou une baignoire. Mais ce qui m'aidait surtout dans les moments difficiles, c'était la lecture. Aussi disparate que le reste : des morceaux de culture, plus ou moins périmée, sur feuille de journal, page de dictionnaire ou papier glacé. D'abord tous les romans policiers, gonflés par la pluie comme des éponges : je m'en suis vite lassé, le schéma était toujours le même, l'écriture trop conventionnelle. Puis les vieux *Paris-Match*, transparents de taches d'huile – j'y apprenais l'histoire par le petit bout de la lorgnette –, les almanachs et revues scientifiques, les catalogues d'exposition. Parfois, des collections complètes de magazines spécialisés, par paquets de vingt ou trente, soigneusement ficelés. Ou alors une Bible de poche, reliée en plastique, ou des romans de gare, de vieux livres d'aventure du début du siècle. Pas mal de manuels scolaires aussi, écornés, le dos arraché, les marges couvertes de graffitis : des livres de maths, de physique, de philosophie. Ou des exemplaires tout jaunis de quotidiens des années 30, des notices techniques, des albums de botanique ou de zoologie.

Pour lire, j'étais obligé, souvent, de décoller les pages, de les arracher soigneusement une à une. C'étaient des lectures de brocanteur, d'antiquaire, mais je n'avais pas le choix, il fallait bien alimenter la machine. Et puis, de temps en temps, je tombais sur un trésor, que je conservais des semaines entières : un exemplaire de *Lui* ou de *Playboy*, avec des filles superbes montrant sous tous les angles leurs seins et leurs fesses, dans une somptueuse quadrichromie. Ces jours-là, je faisais la fête : je m'arrangeais tant bien que mal un semblant de confort, libérais un espace pour y installer un matelas ou un fauteuil, pas trop défoncés, puis lentement, je tournais les pages, retardant jusqu'aux dernières limites le moment du plaisir.

Au début, j'avais toujours sur moi un Evangile. Je le savais tellement par cœur, j'en avais si bien digéré la substance, assimilé chaque mot, chaque verset, chaque page, que j'avais l'impression d'en être l'auteur. Je l'ai jeté comme un vieil os sans moelle quand j'ai compris qu'il ne pouvait plus me servir. Ou alors il aurait fallu le réécrire entièrement. Après j'ai gardé des romans, des poèmes, des ouvrages de philosophie. Un temps j'ai même cessé de lire autre chose que des fragments, je n'avais plus la patience de supporter trois ou quatre cents pages du même individu. Je n'aimais plus que les extraits, les résumés, les interview... J'ouvrais un livre au hasard, parcourais un passage, méditais une phrase, m'y faisais une idée du thème et de l'auteur, mais je n'éprouvais plus le besoin de connaître ni le début ni la fin. D'ailleurs les exemplaires que je débusquais étaient souvent incomplets.

Ces derniers mois, il n'y avait plus que les magazines érotiques que j'avais envie de conserver, fasciné par les images. Je les connaissais par cœur et ne m'en lassais pas. Puis toutes ces beautés sur papier glacé ont fini par m'encombrer, elles aussi. J'avais besoin de toutes mes forces pour parvenir à mon but, j'ai tout laissé choir. J'ai traversé les derniers mètres dans mon univers habituel : bonbonnes fondues, jouets cassés, bidons, grillages, planches couvertes de clous... Ici une boîte de bouillon KUB, là un modèle réduit en plastique, avec tous les santons d'une crèche disséminés dans la glaise... Des fleurs séchées, une couronne de cimetière, une vieille machine à écrire.

Sous un énorme tas de branchages, du marronnier et du platane, tout écrasé par les pavés, les gravats de salle de bain, les pierres de taille, entre les pots de peinture séchée et les pinceaux, je viens de ramasser un album de photos de famille avec l'herbier d'une vieille fille, deux ou trois chemises de nuit anciennes et une robe de chambre. A proximité traînait un petit cartable, la poignée déchirée et, dans une grande malle en bois, toutes sortes de cahiers de coloriage et des jeux de société. Maintenant que le sommet est en vue, plus question de m'attarder. Tiens, encore un album d'images : quelqu'un d'autre l'ouvrira pour moi. Une belle chaise rustique, un réveil ancien, qu'il est sans doute possible de réparer : tant pis ! ce n'est plus mon histoire, me voici arrivé. Un dernier pas, et hop ! me voici enfin libre !

A première vue, mon Dieu, tout a l'air plutôt délabré, on respire à peine, le bruit est épouvantable... C'est quoi ces grandes fumées noires, là-bas ? Tout ce vide devant moi, autant de liberté d'un coup, et par derrière, toutes ces années mortes, à me débattre, seul, au corps à corps avec la matière... La tête me tourne, j'ai le vertige... Mais, ma parole... on dirait le canon ! Ceux qui m'ont jeté dans ce trou sans doute sont déjà loin d'ici, ou morts depuis longtemps. Je ne connais personne. Ce serait donc la guerre ? Oh non, c'est trop absurde ! Juste au moment où j'allais commencer à vivre et à me sentir bien dans ma peau...

*

* *

LES POUPEES

Il faut bien que je le reconnaisse : au fond, j'étais plutôt heureux, ma vie se déroulait sans histoires, j'aurais dû avoir la sagesse de m'en contenter. Mais je ne sais pas ce qui m'a pris – c'est tellement loin déjà ! –, tout a commencé le jour où l'idée m'est venue de disséquer mes poupées.

J'en avais de toutes sortes : des grosses en plastique, avec des rangées de cheveux en Nylon alignés comme des poireaux, des poupées qui riaient ou vagissaient grâce à divers dispositifs, d'autres qui tenaient des discours ou se mettaient en colère. J'en avais en chiffon, plus tendres, avec de jolis petits tabliers, des chemises amples et des chapeaux. J'avais des poupées en bois articulées, les pommettes bien rouges, les yeux fixes, les souliers peints en laque noire sur le haut du pied. J'en avais en osier, en liège, en métal imprimé, en carton ou en contre-plaqué. J'avais même une belle poupée ancienne, la tête en porcelaine et les habits brodés. Des poupées de tous les âges, de tous les genres, pour toutes les sensibilités.

D'abord il y avait le père, avec une moustache grise, un chapeau melon et l'air distingué. La mère, une poupée américaine, aux lunettes en ailes de papillon : l'été, je l'affublais d'un bonnet de bain, bouclé comme une perruque, et je l'emmenais sur la plage avec ses enfants. Il y avait Anatole, l'aîné, un grand pantin raide, toujours irréprochable ; Marie-Pierrette, la sœur, jolie blonde aux nœuds dans les nattes ; Edouard et Léonard, les deux jumeaux, le sage et l'insupportable, qu'on distinguait à de petits détails : une oreille plus pointue, des cheveux plus ou moins frisés, un pied légèrement tordu. Et puis le grand-père et la grand-mère, les oncles, les tantes, tous les cousins : les péquenots en chiffon, les prolétaires en papier ou en carton, et la famille de Paris, en bois verni laqué. Toute une petite société avec ses aventures quotidiennes, ses disputes et ses réconciliations : les repas foire d'empoigne, les promenades du printemps dans la forêt, les voyages pour rendre visite aux grands-parents, les saisons d'hiver et les saisons d'été...

Un jour, à une kermesse, j'ai gagné un couteau. Oh ! j'étais déjà assez grand, c'est vrai, je n'étais plus un enfant, mais quand même ! Et c'est de ce couteau pointu qu'est venu tout le mal.

J'ai commencé par le père. Je ne voulais pas le tuer, juste comprendre comment il était fait, voir ce qu'il avait à l'intérieur. D'abord, timidement, je lui ai rasé la moustache : il avait l'air déjà beaucoup moins imposant. Puis je lui ai enlevé son chapeau : dessous, il était chauve, ce qui lui donnait un air complètement idiot ! Quand j'ai voulu lui ôter ses vêtements, les habits lui collaient à la peau. C'est là que j'ai été obligé de l'ouvrir, de le découper en morceaux. Il ne faut pas croire, mais ça me faisait quelque chose de lui enlever les bras, les pieds, les mains, les jambes. Pauvre père ! quand il n'est plus resté que la tête et le tronc, je me sentais misérable et j'avais honte. Mais j'avais commencé, il fallait aller jusqu'au bout.

Ensuite j'ai réglé leur compte au fils aîné et à la sœur. Là, c'était déjà plus amusant. Le pantin,

qui avait l'air si austère, était bourré de vieux billets de banque et de vieilles partitions. Toute sa raideur, son autorité naturelle, provenaient d'un long fil de fer emmanché dans le cou. Quant à la sœur, sans ses nattes, il n'en restait plus grand chose. Alors je m'en suis pris aux jumeaux, puis aux cousins, aux oncles, aux tantes, à tout le reste de la famille.

Au début, je procédais par une sorte de vengeance aveugle : on aurait dit que ma haine était dans le couteau. De plus en plus furieux, j'éventrais, dépeçais, arrachais les viscères, les crins, les vieux ressorts, les chiffons. Je coupais les oreilles, faisais sauter les yeux, lacérais les vêtements. Mais peu à peu ma colère s'est changée en routine et j'ai poursuivi ma besogne plus méthodiquement, rangeant les habits, classant les morceaux. A la fin, je ne savais plus pourquoi j'avais commencé. Je ne leur en voulais même pas : c'était devenu automatique, comme une seconde nature, je ne pouvais plus faire machine arrière.

Bientôt ne sont restés que les deux piliers de la famille, la mère et la grand-mère. J'ai senti approcher le dénouement. Je n'étais plus tout jeune et déjà ne prenais plus grand plaisir à toute cette hécatombe. J'ai terminé très proprement, une exécution polie, raisonnée, presque rituelle : dé-ca-pi-tées ! Ensuite on aurait dit un enterrement. J'ai disposé les deux corps, côte à côte, la tête sur le ventre, puis j'ai plié les habits, que j'ai placés avec les autres. Quand, sur le haut du tas, j'ai posé le chapeau de la vieille femme et les drôles de lunettes américaines, j'ai su que c'était fini. Alors, je ne sais pourquoi, j'ai pleuré, ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps : des torrents de larmes qui s'échappaient de mon ventre avec des halètements et des hoquets. Et je me suis dit : peut-être est-ce moi aussi que j'ai détruit ? Un suicide peut-il donc prendre une vie entière ? Mais qu'avais-je donc à éliminer ?

Depuis, j'essaye de trouver ma voie parmi les souvenirs et les débris. Enfin je me sens libre, soulagé, mais si seul ! Fallait-il donc payer ce prix ? Parfois j'ai du regret, presque des remords, et je rêve à de nouvelles poupées, plus vivantes et plus belles, auxquelles j'arriverais à donner la vie pour l'éternité. Quant au couteau, après tout ce carnage, j'aurais dû le jeter avec horreur. Mais il a disparu de façon bizarre. Et j'en viens parfois à me dire qu'il n'a sans doute jamais existé.

* *

L'IMPRESSIONNISTE

Je suis né en 1874, à l'époque des impressionnistes, au temps où les femmes portaient encore de grandes robes, comme dans les tableaux de Manet. Mes parents, fous de voyages, étaient partis roucouler ailleurs : j'ai été élevé à la campagne, dans la maison de mes grands-parents. Une bâtisse carrée, entourée d'arbres, au milieu d'un jardin aux allées de gravier. Ma grand-mère était riche et employait des domestiques. Comme elle était plutôt puritaine, toutes ses bonnes étaient laides, moustachues et sentaient l'oignon. Voilà comment je me suis enfermé peu à peu dans la peinture, le piano, les livres, et accessoirement la masturbation.

Des années ont passé, sans nombre. Du monde extérieur, je ne connaissais pas grand chose, sinon l'art roman, les cathédrales, les galeries du musée du Louvre. Je n'avais aucuns amis, exceptés Marcel Proust et Alain Fournier, avec lesquels j'échangeais une correspondance interminable, sans les avoir jamais rencontrés. Parfois, il m'arrivait de croiser la belle Berthe Morisot, que je reconnaissais de loin pour l'avoir observée, un jour, accoudée à la terrasse de Meudon.

En ces temps-là, les jeunes garçons portaient encore des sortes de barboteuses et ne savaient précisément où se situer, à mi-chemin entre les mâles et les femelles. Je vivais dans un monde sans sexe et sans pulsions : tous les dimanches, on nous rasait soigneusement de la tête aux pieds, je n'avais ni âge ni envies, j'étais heureux.

Un jour, quelque chose a dû se passer : la mort de ma grand-mère, l'invasion des doryphores ou un raz-de-marée, la guerre de 14 peut-être, ou alors l'autre, avec ses fours crématoires, ses bons résistants et ses collabos. On m'a confié à un couple d'Américains, arrivés en France en automobile, une belle bagnole rouge, en fer et en plastique, qui faisait beaucoup de bruit et sentait le coussin chaud.

Joseph P. Davidson, mon père adoptif, était magistrat, ma belle-mère avait je ne sais quelle responsabilité dans la politique ou les affaires. Il m'a fallu apprendre le droit, ingurgiter tous les classiques du latin, du grec et de l'hébreu, assimiler les moindres chapitres de l'histoire et de la philosophie, pour finalement me retrouver simple représentant de commerce, comme mon cousin Grégoire Samsa. C'est à ce moment-là que je suis entré dans la névrose. Sans aucun don particulier, je rêvais d'être artiste, comme tout le monde, et plutôt laid, j'aurais voulu être vedette de cinéma. Je savais parfaitement lire, écrire, peindre, dessiner, j'avais une technique époustouflante au piano mais aucune imagination : autant dire un manchot qui rêve de faire des moulinets avec ses bras.

Des mois et des mois, je suis resté enfermé dans ma chambre. Essayant désespérément d'inventer quelque chose pour sortir de ma condition. Effrayé par les femmes, dont l'image me harcelait le cerveau, je m'étais abonné au bulletin d'une fabrique de soutiens-gorge qui m'envoyait tous les ans des échantillons. C'est ainsi qu'à force d'alimenter de papier et de livres ma mémoire

d'éléphant, ne buvant que de l'eau, je suis devenu myope, paranoïaque et obsédé. De cette époque date la photo où l'on me voit, l'air ahuri, me cognant la tête contre les touches de ma machine à écrire. Mon corps alors se couvre de boutons, mes aisselles puent, ma vie entière devient un marécage. Jusqu'au jour où survient le miracle : après des heures de tâtonnements, je découvre par hasard la formule de l'*Anti-Baby*, le déodorant anti-conceptionnel qui a fait, par la suite, la fortune que l'on sait.

D'un coup, mon existence prend un tour plus romanesque. A peine sorti de ma léthargie, replongé dans la vie courante par la notoriété et l'afflux d'argent, j'épouse la fille du chevalier de la Patinoire : une brune aux yeux verts qui savait peindre les chaises à porteur à la perfection. Nous avons tout pour être heureux : nous étions riches, elle était belle, faisait de beaux enfants, la famille habitait une jolie maison. Mais sous ce bonheur apparent, il faut croire que j'avais gardé un caractère épouvantable. Elle était, quant à elle, affligée d'un horrible défaut : elle avait le hoquet tout le temps. Très vite la vie de couple est devenue insupportable.

Tout individu normal, sans être aventurier pour autant, aurait choisi de divorcer, j'étais né avec l'horreur viscérale du changement. J'ai essayé de devenir fumeur, alcoolique, ai même tenté une ou deux fugues : à chaque fois, je me sentais si mal, j'avais si peu envie d'aller vraiment quelque part, que je suis revenu. Un soir, on s'est tapés dessus, sauvagement. Les enfants hurlaient, les voisins, amusés, regardaient par la fenêtre. L'atmosphère était devenue pestilentielle : aux premiers jours des vacances, profitant de ce qu'elle était sortie, je me suis pendu.

On m'a retrouvé accroché au lustre de la chambre, la tête ballante, la langue sur le menton. Il paraît que j'avais la peau violette et avais pissé dans mon pantalon. C'était un ou deux mois avant le début de la troisième guerre mondiale. A un poil près, j'aurais fini en héros !

*

* *

LARRY LA POIRE

Quand j'étais petit, on m'appelait la « Poire », et on croyait me faire faire n'importe quoi. Il faut dire que j'ai un terrible défaut : je n'ai jamais pu dire non à personne. N'empêche qu'à l'intérieur, je n'en pense pas moins. On me croit sans ruse : en fait, je cache bien mon jeu, mais j'ai horreur de contrarier les gens.

Enfant, je détestais l'école. D'abord, on m'avait mis entre les mains d'une grosse dame aux seins énormes, du rouge à lèvres sur les dents. Je commençais à m'y faire quand, sans raison, on m'a confié à une petite sorcière, criarde et moustachue, qui humiliait les enfants. Depuis longtemps les cancre pratiquaient l'école buissonnière, j'aurais dû arrêter là : non ! j'ai fait tout le contraire.

Ils voulaient que j'aille en classe ? J'y suis allé. Que je fasse mes devoirs ? Je faisais mon travail consciencieusement. Que je reste assis sans rien dire ? J'étais muet. Mais s'ils avaient pu savoir ce que j'en pensais, comment je les voyais, quelles caricatures intérieures j'accumulais ! C'est ainsi que j'ai pu traverser les treize années du bagne scolaire, rongant mon frein de vacances en vacances, espérant la fin des études comme un conscrit attend la quille.

Mes parents étaient catholiques, militants. À la maison, il y avait des croix partout, des photos de petits cimetières battus par les vents, des reliquaires dans toutes les chambres. On passait nos congés à visiter les abbayes en ruines ou les basiliques inconnues. Quand j'ai approché les quinze ans, ils se sont mis en tête de faire de moi un curé.

Je n'avais aucune vocation mais j'avais été élève modèle au catéchisme, pour ne pas faire de peine à l'aumônier, irréprochable à ma communion, pour ne pas contrarier ma grand-mère. Cette fois, ils y allaient un peu fort. J'ai cru bon de leur signaler que je n'avais pas la foi, on m'a fait remarquer que cela n'avait aucune importance : c'était comme l'appétit, qui vient en mangeant. Alors j'ai fait semblant de me laisser convaincre. Et puis, ce n'était pas de leur faute, bien sûr. Comme disait ma grand-mère, il ne faut pas demander à un pommier de donner des fraises.

A ce moment-là, je n'avais pas terminé mes études. On m'a porté volontaire à un système de préparation, tout un calendrier d'épreuves et d'ascèses destinées à tester la profondeur de mon engagement. A éliminer aussi, par un filtrage sournois, les vocations bancales et les esprits tordus.

Je suis allé de retraites en pèlerinages, participant à des exercices surprise de prière la nuit ou à de véritables marathons de la foi. Je me retrouvais à plat ventre, les bras étendus, sur des dalles suintantes, passé le douzième coup de minuit, marchais, les pieds en sang, chantant au pas cadencé des *Ave Maria* ou des *Pater Noster*, suivais, à genoux, les mains sous les rotules, le tracé de labyrinthes interminables, dessinés sur le sol au pied des autels.

Je ne faisais pas de zèle, mais ma conduite était irréprochable. Tout juste me soupçonnait-on, parfois, de quelque chose, mauvais esprit peut-être, car en surface j'étais docile, comme d'habitude. Mais par derrière, quel formidable poste d'observation ! Ce qui m'a sauvé, le jour de la décision finale, c'est une question incongrue du jésuite dirigeant la session de clôture. Dans le secret de la confession, il voulait savoir où j'en étais de ma vie sexuelle. Comprendre : s'il m'était jamais arrivé de me masturber.

Evidemment, j'ai répondu « oui », en m'effondrant, à demi évanoui, dans le confessionnal. « Ça ne m'étonne pas ! » m'a répondu le Tartuffe, en me dévisageant d'un air drôle, avant de me renvoyer à la vie profane. « Méfiez vous, vous deviendrez aveugle ! » Et c'est ainsi, miracle à l'envers, que je me suis mis à porter des lunettes, et que l'on m'a déconseillé d'entrer dans la vie religieuse.

Je n'ai pas eu la même chance pour échapper au service militaire. L'onanisme n'était pas un cas de réforme au conseil de révision. D'ailleurs, découragé d'avance, je n'essayais même pas de m'y soustraire. J'aurais pu me porter déserteur, ou objecteur de conscience, simuler la folie ou le gâtisme, comme tous mes amis, me découvrir de l'asthme ou une allergie rare.

Entendez-moi bien : ce n'est pas que j'aimais ces types-là. J'avais horreur des bidasses et de la vie de caserne, je ne me sentais pas du tout l'esprit militaire, mais une fois parmi eux, j'en arrivais presque à les trouver sympathiques. Avec leurs petites rivalités ridicules, leur esprit enfantin de compétition, leur désir naïf de commandement. Le soir, je prenais des notes détaillées sur les nuances de la sottise humaine.

Ils m'avaient surnommé « Charlie Brown », et toutes les corvées étaient pour moi : le balayage de la chambrée, les poubelles du lundi, le nettoyage du poste de garde et la vaisselle de la cantine. Je les voyais bien, moi, en catimini, préparer leurs petites manigances, faire leurs petits calculs, et j'étais ravi. Ils avaient cru m'avoir, me tenaient pour quantité négligeable ? J'avais l'esprit tellement plus libre ! J'ai compté mes douze mois le sourire aux lèvres, minute par minute, sûr de mon coup. A la sortie, j'ai même eu droit, avec tous les benêts, aux félicitations officielles du commandant.

Je me suis permis alors une petite incartade : j'ai cessé d'aller chez le coiffeur, ai laissé pousser mes cheveux et ma barbe. Et c'est à ce moment-là que j'ai rencontré une fille, assez mignonne, que tous ses amants avaient lâchée tellement elle était difficile. Le soir, elle m'a invité chez elle. J'ai été ému par sa solitude et ses bizarreries, je me serais senti coupable de la laisser tomber.

Pendant dix ans, j'ai subi tous ses caprices, me suis plié à toutes ses manies. Quand elle a voulu que je l'épouse, ses parents m'ont remercié. Elle voulait un enfant, une voiture, du confort : j'ai tout accepté. Oh ! je les revois, tous ces amis qui me regardaient avec un sourire, comme si j'étais condamné ! Je les ai comptés les petits coups de patte, les discrètes allusions, les moues de commisération.

Tous ces gens qui me croyaient, par nature, voué à subir ces mille et une vexations. Alors que, pensez bien, c'était passionnant comme expérience ! Un point de vue irremplaçable sur la psychopathologie du couple en action. Certains amis me pressaient de la quitter : j'avais tout mon

temps. Je voulais analyser le phénomène en entier, dans toutes ses dimensions. Il est vrai qu'il y fallait une belle patience : si vous aviez pu voir de quelle manière je me laissais traiter !

On me reproche d'avoir un caractère à dire pardon à ceux qui me marchent sur les pieds, ou à remercier poliment les commerçants qui viennent de me voler. Ca n'est pas ça du tout. Mais j'ai horreur des scènes, de jouer au plus fort avec les imbéciles. Alors j'évite l'accrochage. Dans la plupart des conflits, je m'écrase. Je pratique la politique de la terre brûlée, et je sauvegarde ma liberté.

Dans mon boulot, c'était pareil : je ne cherchais jamais l'affrontement, ni avec le patron ni avec les collègues. J'acceptais en général ce qu'on me proposait, souvent les basses besognes, que personne ne réclamait. Je n'avais pas la meilleure part du gâteau mais j'étais tranquille. Je faisais mon travail, on n'avait rien à me reprocher, et allez, ouste ! à la maison ! Pour consigner dans mon journal les faits du jour, ne manquer aucun détail. Un point c'est tout.

C'est toujours de cette façon que je me suis débarrassé des situations difficiles. Par une sorte d'acceptation calculée. Avec mes amis, c'était plus compliqué. On me tapait du fric, me prenait mon temps, s'invitait chez moi, on empruntait mes affaires, pillait mon frigidaire, cassait ma voiture : je ne disais jamais rien. J'allais même au devant des services à rendre. Mais, après coup, comme je je les bénissais ! De m'utiliser sans vergogne, de n'avoir même pas la reconnaissance du ventre.

Ils ne se rendaient pas compte de ce que je leur prenais : leurs petites histoires, le récit de leurs destins tordus, la formule de leur tempérament, le profil de leur carrière. Je me nourrissais de leurs amours, de leurs passions, de leurs manies et de leurs délires, pendant qu'ils venaient se restaurer chez moi. Au fond, je n'étais pas perdant.

J'ai toujours fonctionné comme ça : je subis sans rien dire, les autres triomphent, me prennent pour un idiot. A la fin je m'en sors, à peu près indemne. Les choses n'ont fait que glisser sur moi.

Quand ma femme est partie, emportant tous les meubles, j'ai commencé à en avoir un peu marre. Peu de temps après, je perdais mon boulot. J'ai trouvé une autre compagne, mes amis m'ont lâché : ils ne la trouvaient pas assez distinguée. De toutes façons, je n'étais plus en mesure de les recevoir. C'est à ce moment-là que la guerre est arrivée. Une guerre surprise que personne n'attendait.

Tous mes copains étaient déjà en Amérique, ou avaient déserté. Bêtement, je me suis laissé enrôler, comme toujours. Je n'avais jamais pris l'habitude de tricher, j'ai dit oui à la petite feuille verte. On m'a laissé en Europe. J'ai entendu parler des combats : les destructions énormes, là-bas, la sauvagerie des engagements, les villes détruites. J'ai beaucoup attendu. Très vite, on a été faits prisonniers.

Dans le camp, une fois de plus, j'ai fait le bon bougre, le seul rôle que je pouvais imaginer : toujours arrangeant, pas tout à fait comme les autres, mais jamais partant dans les mutineries, révoltes collectives, et autres sottises du même acabit. C'est que j'avais ma façon à moi d'éviter les balles, de me faufiler à travers les trous, sans pour autant être un fayot.

Depuis toujours, j'avais sur moi un carnet de croquis, ma petite révolte portative, mon alibi. Les mois passaient, nul n'échappait aux mauvais traitements. Il n'y avait pour ainsi dire aucun espoir. J'avais de plus en plus de mal à être aimable, à rendre service.

Un jour, par malchance, ils sont tombés sur mon carnet. J'y avais fait surtout des caricatures. Un travail de pure routine, comme depuis tant d'années. Certaines avaient une légende : « Petit con prétentieux essayant de pisser plus haut que ses fesses », « Vieil abruti voulant jouer au héros dans la rue », « Crétin millésimé décoré de l'ordre du Couillon intégral ».

J'ai été convoqué, à tout hasard mis aux fers. On m'a passé en jugement. Ils semblaient tous très étonnés : « Comment ? Vous ? Toujours si poli ! » Je ne savais que répondre, pris sur le fait dans ma nature double, ma double personnalité.

Alors ils ont fouillé mes affaires, trouvé des carnets, des rouleaux, des cahiers, des agendas. Toute une vie de notes et d'observations, mon seul bagage depuis l'adolescence, ma seule possession. Un abruti, qui n'avait rien à faire, et savait assez bien le Français, a dépouillé tous mes papiers.

Ils ont lu mes chansons paillardes, rescapées de mes années d'apprenti au séminaire, des couplets égrillards, incendiaires, que j'écrivais après l'office, sur de mauvaises ritournelles. Ils ont déchiffré mon « *Traité contre les méfaits inexorables du mariage* », mes listes d'injures et d'imprécations, dédiées aux vrais misogynes, ma « *Description clinique de la routine dans la fornication* », toutes mes recettes d'assassinat et de suicide.

L'apologie de la drogue, de l'alcoolisme, de tous les moyens d'autodestruction. Mon « *Précis de savoir-vivre à l'usage des ennemis acharnés de la politique* », ma « *Guerre des bureaux* », mon « *Eloge de la sottise, considérée comme un art militaire* », avec tous mes plans de sabotage de la société. Bref, tout mon petit délire intime, journal quotidien de ma haine rentrée, ronron de mes rancœurs, catalogue chronologique de toutes les frustrations accumulées.

Une fois encore, je pensais pouvoir m'en sortir. Tout cela était très banal, strictement privé. Ils n'allaient pas me condamner pour quelques dessins, quelques mots. Mais j'avais oublié ma galerie de portraits de tous nos gardes-chiourmes, minutieusement disséqués, les sobriquets que je leur avais donnés, la caricature du général en chef, sans compter une ou deux sentences, très irrévérencieuses, sur leur idéologie.

Quand on m'a demandé, pour la forme, si j'étais bien l'auteur, j'ai compris qu'on ne plaisantait plus, qu'il me fallait enfin assumer mes deux identités. J'avais attaqué leurs symboles, j'aurais du mal à sauver ma vie. J'ai dit « oui », d'une voix lasse. Toute cette farce commençait à me peser.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, quand j'ai vu braquées sur moi toutes ces carabines, je ne sais pas ce qui m'a pris : de toutes mes forces, j'ai hurlé « merde ! », et je suis mort soulagé.

*

* *